

SAGESSE DE JUNGLE

Vera Barclay

TABLE DES MATIERES

1. [Le sens des choses de la Jungle](#)
2. [La discipline de la Jungle](#)
3. [Les leçons de la Jungle](#)
4. [Coeur brave et langue courtoise](#)
5. [Les punitions dans la Jungle](#)
6. [Adieux à la Jungle](#)
7. [Les Louveteaux et la beauté de la nature](#)
8. [La psychologie du Louvetisme](#)
9. [L'uniforme](#)
10. [La loi de la meute](#)
11. [La promesse](#)
12. [Les étoiles](#)
13. [Le merveilleux](#)
14. [Le milieu approprié](#)

LE SENS DES CHOSES DANS LA JUNGLE

« Emmenez-le, dit Akéla à Père Loup, et dressez-le comme il sied à un membre du Peuple libre » ... et Père Loup lui enseigna sa besogne, et le sens de toutes choses dans la Jungle.

(Le Livre de la Jungle.)

Nous pouvons être à peu près sûrs que les leçons du Père Loup furent les plus pratiques du monde. Il n'enseigna que des choses qui en valaient la peine ; il les enseigna d'une manière vraiment intelligible, sans jamais se servir de mots ni d'expressions. que Mowgli ne comprît pas. Enfin, il ne les enseigna pas, confortablement assis au fond de sa caverne. Au contraire, il emmena Mowgli avec lui, et les lui montra, en lui en laissant probablement découvrir un bon nombre, lui-même, au prix de bien des sottises.

Et nous ?

Les Chefs de Meute se racontent volontiers les uns aux autres les bourdes de leurs Louveteaux, mais si vous y regardez bien, ces réflexions bizarres des Petits-Loups n'ont souvent d'autre cause que notre enseignement.

"Est-ce que Noé avait emmené avec lui deux microbes dans l'arche ?" demandait l'autre jour un petit garçon de cinq ans. Il avait écouté et mal compris une conversation de ses grands cousins Louveteaux qui parlaient du secourisme. Au reste, n'importe quel Petit-Loup, passant sa deuxième Etoile sur une question d'hygiène, en dirait autant, et à l'entendre on ne pourrait concevoir les microbes autrement que sous la forme de dragons ailés. Même des Sizeniers tout à fait intelligents parlent des microbes comme s'ils appartenaient à la tribu des moustiques. « De petits insectes qui volent dans les airs », telle est la définition habituelle, et dernièrement, au cours d'une épreuve de « travail d'intérieur », un Louveteau déclarait que, si l'on trempe les choux dans l'eau salée avant de les cuire, c'est pour en faire sortir les microbes, d'où je déduis que le mot « microbes » représente pour lui des limaces, chenilles et autres vermisseaux. Tout ceci prouve que les

Louveteaux regardent ce que nous leur disons des microbes comme une espèce de conte de fées, qui n'est pas fait pour qu'on y croie et pour qu'on agisse en conséquence.

Les microbes ne sont pas seuls en cause. Ainsi, très peu de Louveteaux savent pourquoi on leur fait faire des exercices physiques. (Pourtant, cette question serait à leur poser, s'ils veulent gagner leur Etoile, tout aussi bien que celle d'exécuter les mouvements eux-mêmes). Aux jours déjà anciens, où pour gagner sa première Etoile le Petit-Loup devait exécuter deux services différents, si vous demandiez à un Louveteau la raison d'être du premier exercice, il vous répondait neuf fois sur dix : « C'est pour remercier Dieu qui me donne de l'air à respirer ». Sans doute, le Chef lui avait appris la jolie remarque du manuel des Louveteaux qui suggère de dire à Dieu « merci » à chaque expiration, et c'était la seule partie de la leçon qu'il eût vraiment comprise.

Un autre Louveteau que j'interrogeais n'arrivait pas à m'expliquer pourquoi on lui faisait faire cet exercice respiratoire ; alors, comme je lui donnais une tape sur la poitrine, en lui demandant ce qu'il y avait là-dedans, il me répondit avec beaucoup de solennité : « Il y a mon âme ! ».

Ou encore, prenez, si vous le voulez, le badge de secourisme.

« La meilleure chose à mettre sur une brûlure ouverte, c'est du jus de citron et de l'eau gazeuse ! » me déclara certain Louveteau. Il voulait dire de l'eau de chaux et de l'acide picrique dans son esprit, comme on lui avait enseigné. Ou bien le Louveteau comprend de travers « Pour retirer un grain de poussière dans l'œil d'un camarade, me déclarait un jeune Louveteau plein de ressources, il faut d'abord tenir l'œil ouvert en fichant une allumette en travers ; après on fourre son mouchoir dans l'oeil et on enlève la poussière ! ». Evidemment, ça peut réussir, mais je préfère qu'un Louveteau essaie sur un autre œil que le mien.

La morale de toute cette histoire, c'est que notre méthode d'enseignement n'est peut-être pas parfaite, il y a deux causes à cela ; la première, c'est que nous employons souvent des mots et des expressions qui définiraient très bien notre pensée si nous parlions à une grande personne, mais qui n'ont aucun sens pour les Louveteaux, de sorte que ceux-ci accommodent notre idée à leur manière, comme nous l'avons vu pour les microbes, l'eau de chaux et l'allumette. La deuxième cause du malentendu, c'est que nous donnons sur des sujets purement pratiques, une instruction théorique.

La première erreur est due à notre négligence dans l'enseignement. Nous ne nous donnons pas la peine de décrire et d'expliquer les choses nous-mêmes, ni de les faire expliquer par les Louveteaux dans les mots qui leur sont familiers.

La seconde erreur qui consiste à donner sur des sujets pratiques une instruction théorique est plus grave encore.

« Mais, me direz-vous, notre Meute se réunit dans une école, et la concierge nous voit déjà d'un mauvais oeil ; que dirait-elle si je permettais aux Louveteaux de pocher des oeufs, de faire des signaux de fumée ou de remplir la classe d'ouate, d'huile et de pansements ? ». Vous avez raison c'est impossible, mais aussi nul ne vous demande de leur enseigner le secourisme, la signalisation, la cuisine. Les badges d'aptitudes sont quelque chose d'exceptionnel dans la vie du Louveteau ; elles peuvent encourager certains d'entre eux qui ont des dispositions spéciales pour dessiner, par exemple, ou pour collectionner, ou bien elles excitent l'initiative d'une Meute qui a la chance de posséder un établi de menuiserie, de se trouver en pleine campagne, de disposer d'un four de cuisine, d'avoir une équipe de football ou d'être dirigée par une Cheftaine qui a servi comme infirmière.

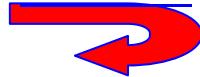
Imaginons cependant, pour quelque raison que ce soit, qu'il vous faille enseigner théoriquement des choses pratiques. Je vais vous indiquer un excellent moyen : racontez des histoires.

S'il s'agit de secourisme, par exemple, contez un accident de chemin de fer, un combat, un incendie. Détaillez les blessures. Arrangez-vous pour que le Louveteau réalise le mal auquel il faut remédier, que ce soit une hémorragie, une brûlure, une plaie ouverte qui pourrait s'infecter ; et à ce propos, introduisez dans votre histoire les microbes, pour que les garçons y croient et qu'à l'avenir ils agissent en conséquence.

Rendez-les désireux d'aider ; qu'ils se demandent comment ils pourront le faire. Expliquez ensuite, avec beaucoup de détails, le traitement à appliquer - que ceci fasse aussi partie de l'histoire. Mais il faut vous en tenir naturellement aux « premiers secours », qui, seuls, concernent les Louveteaux, et ne point toucher aux accidents ni aux fractures qui regardent le travail d'ambulance des Scouts.

Presque tout peut être appris de cette manière. A une époque où la moitié de l'humanité habite les villes, et où la vie ordinaire offre si peu d'occasions de faire des choses pratiques, l'imagination prend dans l'art d'enseigner une place plus importante que jamais. Travaillons donc de notre mieux pour que Mowgli grandisse avec l'idée juste de ce qu'il faut faire et de la manière de le faire.

[Retour](#)



LA DISCIPLINE DE LA JUNGLE

S'allongeant sur une branche, Bagheera appelait : « Viens ici, Petit Frère ! » et Mowgli commença par grimper à la façon du « paresseux » ; mais par la suite, il osa se lancer à travers les branches presque aussi hardiment que le singe gris.

(Le Livre de la Jungle.)

Il faut regarder le Louvetisme comme une préparation au Scoutisme, c'est-à-dire comme une préparation à la vie, car le scoutisme, c'est la vie elle-même, vécue avec bon sens et bonne humeur. Demandons-nous donc parfois si tous nos efforts tendent bien à faire du Louvetisme une préparation à la vie scoute ; ou bien si nous le considérons comme une chose limitée qui finira, hélas ! dès la douzième année de chacun de nos Louveteaux.

Il s'agit moins ici de gagner des Etoiles ou de vivre selon l'idéal « Louveteau », que d'apprendre à se discipliner et à former son caractère. Ce que Bagheera enseignait à Mowgli était d'aussi grande importance que les leçons de Père-Loup et de Baloo. Pour ceux d'entre nous qui vivent dans la Jungle citadine, dans ses recoins pavés les plus populeux et les plus étroits, il est un peu difficile d'enseigner à des Louveteaux les leçons de Bagheera. C'est au camp, et au camp seulement, que nous pouvons le faire. Le reste de l'année, il faudra nous contenter de tirer le meilleur parti possible d'une besogne accomplie dans des conditions défectueuses. Mais notre espoir le plus grand réside peut-être dans les possibilités que nous offrent les jeux.

Voici quelques sages paroles empruntées à un journal d'éducation. (Sans doute, la plupart des chefs travaillent dans ce sens d'intuition ; mais il est bon quelquefois de lire imprimée la raison théorique des idées que nous appliquons). Vous pouvez, dit le texte, inculquer des principes de discipline morale à vos enfants, même en leur permettant de suivre leurs penchants. Et ceci n'est jamais aussi vrai que dans les jeux... C'est précisément dans l'intérêt commun d'une partie de jeu, dans la volonté persévérante qu'elle exige, dans le devoir qu'elle impose à chacun des joueurs, que la discipline morale devient une habitude de l'esprit. Certes, on peut obtenir sans jeu de la discipline morale et un développement physique, mais on ne réussira ni aussi rapidement, ni d'une manière aussi efficace. Quant au sens du devoir, on l'enseigne tout aussi bien si on en fait un plaisir. Il est vrai qu'un enfant rencontrera des devoirs qui ne seront pas des plaisirs, mais en cette circonstance, ne lui sera-t-il pas d'un grand secours d'avoir connu des obligations amusantes plutôt que d'avoir invariablement regardé le devoir comme quelque chose d'ennuyeux ?

Il y avait une fois une Cheftaine qui désapprouvait le football pour ses Petits-Loups. Un beau jour, elle lut une petite « palabre » dans le *Louveteau* et fut convertie. Ceci se passait il y a longtemps, et la plupart des Cheftaines d'aujourd'hui n'ont probablement jamais eu connaissance de cette « palabre ». La voici donc. Les Cheftaines qui possèdent déjà des équipes de football désireront peut-être la lire à leurs Louveteaux, et sans doute encouragera-t-elle les autres à étudier la question.

Palabre à des Louveteaux sur le football.

Vous êtes tous férus de football, cela va sans dire. C'est une bonne chose, parce qu'il n'y a rien de tel que le football pour faire d'un garçon un bon Petit-Loup et je vais vous en dire la raison.

D'abord, c'est un splendide apprentissage d'obéissance au premier article de la Loi de la Meute. Dans ce jeu, vous devez obéir à deux vieux Loups, c'est-à-dire au capitaine de l'équipe et à l'arbitre, sans un moment d'hésitation et sans le moindre grognement.

N'importe quel chef, en assistant à un match de football, peut dire immédiatement si l'équipe est formée de bons ou de mauvais Petits-Loups.

Les Louveteaux qui jouent au football, n'ont généralement pas de vrais poteaux de bois, et ils doivent se contenter d'une pile de vestons. D'où la difficulté de savoir exactement si le ballon a été rentré convenablement dans les bois, ou s'il doit être compté comme « passé » ou trop haut. A l'arbitre de juger.

Les garçons qui ne sont pas de bons Louveteaux vont naturellement discuter à perte de vue sur chaque but. A peine un essai est-il marqué par le camp adverse que celui crie : « Ça y est ! » tandis que l'autre camp hurle : « Non !... y est pas l... Il est en « passe » ! » Ils se soucient fort peu de ce que l'arbitre en décide. Alors même qu'il a donné son verdict, ils continuent à discuter.

Parfois même, vous les voyez boudier ; le petit gardien de but va s'asseoir sur l'un des tas de vestons, tournant le dos au terrain et dit : « C'est pas de jeu ! » ou bien l'avant-centre s'écrie : « Je n'irai jamais contre ce tas de « sales » tricheurs ! »

Tout ceci est fort triste et prouve que les garçons en question ne sont, ni de bons Petits-Loups, ni des sportifs.

Il est bien dur, évidemment, de voir l'autre camp marquer un but à son actif, quand vous êtes absolument persuadé que ce but n'a pas été rentré. Mais la vie n'est-elle pas remplie de mécomptes tout pareils à celui-ci ? Le vrai sportif se dit simplement : « Quelle guigne ! » ensuite il n'en joue que plus dur pour compenser sa mauvaise fortune et marquer un but qui, celui-là, sera indiscutable.

Gagner le match n'est rien ! Il est beaucoup plus glorieux de montrer que vous êtes de bons Petits-Loups, et que vous savez obéir au premier article de la loi du Louveteau.

En second lieu, le football est un magnifique apprentissage d'obéissance au deuxième article de cette loi, car l'attention que vous devez apporter à ne pas vous servir de vos mains vous oblige à ne pas vous écouter vous-mêmes. C'est si naturel d'arrêter un ballon de la main, qu'instinctivement votre main se tend presque d'elle-même.

« La pratique rend parfait » serait une bonne devise pour des Louveteaux, et ceux qui s'entraînent à ne pas s'écouter eux-mêmes, en jouant au football, trouveront plus aisé de ne pas céder à leur premier mouvement, dans la vie.

Le contrôle de soi-même en ce qui regarde les mains n'est pas tout, il faut encore éviter d'être « personnel », par exemple, et apprendre à jouer de tout son cœur, même à une place qui ne vous plaît qu'à moitié. Bref, il faut observer strictement toutes les règles du jeu.

Enfin, à l'issue du match, vous avez une chance de montrer l'esprit fraternel des Louveteaux : or donc, que chaque capitaine donne le signal des acclamations pour l'autre camp, et que ces acclamations soient bruyantes comme celles de vrais Petits-Loups !

Il faut que tous les Louveteaux, détenteurs de deux Etoiles, essaient de gagner leur badge d'équipier cette saison-ci.

[Retour](#)



LES LEÇONS DE LA JUNGLE

Lorsque Mowgli n'apprenait pas, il se couchait ! au soleil, et dormait, puis il mangeait, se rendormait; lorsqu'il se sentait sale, ou qu'il avait trop chaud, il se baignait dans les mares de la forêt; et lorsqu'il manquait de miel (Baloo lui avait dit que le miel et les noix étaient aussi bons à manger que la viande crue), il grimpait aux arbres pour en chercher et Bagheera lui avait montré comment s'y prendre... il savait grimper presque aussi bien qu'il savait nager, et nager presque aussi bien qu'il savait courir ; aussi, Baloo, le Docteur de la Loi, lui apprenait-il la Loi des Bois et des Eaux... Il grandit ainsi et devint fort comme fait à l'accoutumée un garçon qui ne sait pas qu'il apprend des leçons.

(Le Livre de la Jungle.)

Parlons maintenant des Louveteaux au camp. Apprennent-ils, là aussi, des leçons ? Je ne parle ni du sémaphore, ni du compas, ni même de cuisine ou d'allumage de feux. Ce que j'entends par « leçons », ce sont celles que l'on apprend sans savoir que ce sont des leçons.

Il me semble que le monde aujourd'hui a grand besoin d'apprendre deux espèces de leçons la première, c'est de savoir travailler et d'aimer son travail ; la seconde, c'est de savoir s'amuser. Résumons la question : les gens d'aujourd'hui ont grand besoin d'apprendre à vivre.

On pourrait presque dire que c'est seulement pendant la courte durée d'un camp que nous vivons suivant le plan primitif de Dieu. Loin de moi la pensée que Dieu nous ait créés pour coucher sous la tente plutôt que sous un toit, ou que les souliers, les bas, les tables, les chaises, les trams, les phonographes et la T.S.F. soient contraires au plan divin, ou encore que le « noble sauvage » doive être cité comme exemple au petit Anglais. Je ne fais pas allusion non plus aux menus détails de la vie de camp (qui comprennent, cela va sans dire, les perce-oreilles que l'on trouve le matin dans son sac de couchage et les brins d'herbe qui nagent dans la gamelle). Non ! Je dis seulement qu'au camp nous sommes plus près du dessein primitif du Créateur par la manière dont nous travaillons et la manière dont nous nous récréons.

Beaucoup de travaux, sans doute, peuvent se ranger dans la catégorie des corvées, comme le balayage, la cuisine, le nettoyage, le transport des fardeaux, etc. Mais une corvée n'a rien de déshonorant et le grand saint Benoît (dont les moines ont accompli plus de corvées que tous les corps constitués du monde), avait une belle maxime assez semblable à celles des Scouts et des Louveteaux : « *Laborare est orare* », c'est-à-dire, travailler, c'est prier. Il parlait naturellement d'un travail fait dans l'esprit qui convient.

Au Moyen Age, toute la chrétienté semblait imprégnée de l'esprit de saint Benoît, car le travail tenait dans la pensée des hommes et dans leur existence, une place toute différente de celle qu'il occupe aujourd'hui. Mais, à la suite de diverses circonstances, les politiciens et les profiteurs prirent la direction du monde, de sorte qu'il est aujourd'hui sens dessus dessous, et que le vieux secret du travail est perdu, sans qu'il semble possible de le retrouver. L'idée

actuelle est de ne point travailler du tout, si la chose est possible, et si elle ne l'est pas, de travailler le moins qu'on peut pour le plus gros salaire possible.

Echappons à ce cauchemar pendant quinze jours par an, et donnons à nos garçons la joie de travailler pour l'amour du travail, la joie de préparer à la Troupe ou à la Meute un abri temporaire ; que cette organisation soit bien menée, que les Petits-Loups servent leurs frères, et qu'ils gagnent le droit de se reposer et celui de jouer.

Ils apprendront ainsi, sans le savoir, une de ces leçons qui forment le caractère, car ils travaillent au camp, non en vue d'un gain matériel ni pour des raisons philanthropiques, mais bien pour des raisons de première nécessité.

En effet, s'ils ne font pas la cuisine, il n'y aura pas de déjeuner ; s'ils ne vont pas chercher l'eau, ils seront altérés et malpropres ; s'ils ne fendent pas de bois, il n'y aura pas de feu ; et ils risquent de s'empoisonner s'ils ne nettoient pas les marmites et s'ils ne brûlent pas les déchets. Ce sont là d'excellents motifs pour travailler, et s'il y a des bras en suffisance, l'ouvrage sera vite expédié et les loisirs ne manqueront pas. Or, cette vie-là, c'est exactement celle que Dieu avait voulue pour l'homme. Et si les garçons réalisent qu'elle peut être vécue vraiment, peut-être seront ils sauvés un jour de ce danger terrible que représente le pessimisme ; ils saisiront aux cheveux la chance de salut qui leur est offerte et mettront en pratique la leçon qu'ils ont inconsciemment apprise au camp. Mais, en voilà assez sur le travail. Passons à la question des amusements.

Comment s'amuse-t-on au camp ? On s'amuse de tout !

Le travail est un plaisir parce qu'il est modéré, qu'on l'entreprend volontairement et pour une bonne cause, c'est-à-dire pour rendre service à ses frères de la Troupe ou de la Meute. Les repas font plaisir, parce qu'on a toujours faim lorsqu'on mène une vie saine. Le sommeil fait plaisir, parce qu'on est juste assez fatigué pour bien dormir. On a du plaisir à vivre avec les autres Louveteaux, parce que ce sont de bons copains et qu'on n'a jamais fait ensemble que de bonnes choses.

Enfin, et surtout, le camp est un grand plaisir, parce qu'il représente la liberté, et le moyen d'échapper à la routine et à la vie conventionnelle de tous les jours.

Ces remarques s'appliquent aux Louveteaux mieux qu'à personne. Les jeunes garçons, en effet, sont des individualistes à tous crins, qui aspirent au bonheur d'être eux-mêmes en pleine liberté. Peut-être ne se sentent-ils jamais aussi heureux que lorsque nous les lâchons dans un champ, sur une plage, au milieu des bois, et que nous les laissons, pendant un certain temps, s'amuser à leur guise, sans organisation ni règlement. Quelques-uns se précipitent sur le terrain de cricket. D'autres se fabriquent des arcs, des flèches, et jouent au Peau-Rouge. Un jeune solitaire se promène toute la journée à l'écart, cherchant des « nids à guêpes » ; un autre encore s'assoit près du feu de cuisine et, plongé dans un remous de fumée propice à la méditation, il entretient la flamme. Certains grimpent aux arbres ou bien s'éclaboussent mutuellement avec l'eau d'une mare. Tel enfin, couché sur l'herbe, lit, la tête dans ses mains. Ils sont tous heureux, merveilleusement heureux. La nature leur montre ce qu'il faut faire. Tout le reste de l'année, ils souffriront des contraintes que leur impose l'école, la rue, une maison surpeuplée, où ils n'ont pratiquement à choisir qu'entre deux choses : ou se laisser écraser sous la tyrannie des grandes personnes ou commettre mille sottises.

Donnons-leur donc la joie d'être bons et heureux pendant les vacances, et de s'amuser avec les jouets que Dieu a préparés pour l'homme, bien avant que la civilisation eût inventé le « ciné » et toutes les autres manières de tuer le temps.



CŒUR BRAVE ET LANGUE COURTOISE

*« Cœur brave et langue courtoise te
conduiront loin dans la Jungle, petit ! » dit
Kaa.*

(Le Livre de la Jungle.)

Voilà deux choses qu'il faut essayer de développer chez nos Louveteaux et ce sera d'autant plus facile que le terrain est excellent.

Comme Bagheera du Livre de la Jungle, j'ai beaucoup voyagé, en long et en large dans la forêt vierge, et il va sans dire que j'ai toujours reçu de mes frères Louvetiers et de mes soeurs cheftaines l'accueil le plus amical. Mais j'ai surtout été frappée de la gentillesse de beaucoup de Louveteaux lorsqu'ils reçoivent un Vieux-Loup étranger ; ils ont une courtoisie naturelle et franche qui n'appartient qu'à leur âge. Un jour que « mon terrain de chasse » se trouvait dans une partie de la Jungle qui m'était tout à fait inconnue, je fus enlevée par l'auto d'un Commissaire de District qui me déposa à la porte d'une grande exposition scout. Le hall était rempli d'une foule énorme, circulant le long des stands. L'exposition devait durer plusieurs jours, et c'était un Louveteau qui était chargé de l'ouvrir ce soir-là. Comme je ne connaissais personne, le Commissaire me présenta au Louveteau en lui demandant de me faire faire le tour de l'exposition. C'était un crâne petit Sizenier et le Louveteau le mieux tourné que j'eusse jamais vu ; mais surtout, ô merveille ; il ne se doutait pas du tout de ces avantages. Il me sourit, me tendit la main le premier et me conduisit de comptoir en comptoir, en fendait la foule pour me frayer un passage et en m'expliquant la nature des divers objets exposés, et pendant tout ce temps, il demeurait attentif à ne pas me lâcher, de peur que je ne me perde avant qu'il m'eût remise saine et sauve entre les mains du Commissaire.

Je n'ai jamais vu tant de « savoir-faire » uni à tant de simplicité, de modestie et de courtoisie naturelle. (J'appris plus tard que, si sa langue était courtoise, son cœur était brave aussi : en effet, quelques semaines auparavant, il avait risqué sa vie pour sauver un de ses camarades qui se noyait dans un marécage).

Et je ne cite ici qu'un souvenir isolé parmi une foule d'autres.

La raison de cette attitude est peut-être la suivante : les garçons qui sont des Louveteaux ont l'habitude de traiter avec les grandes personnes sur un certain pied d'égalité, puisque Chefs et Cheftaines sont pour eux de grands frères et de grandes soeurs. Ils ne nous craignent pas, sûrs qu'ils sont de notre sympathie, de notre intérêt, de notre approbation ; ils ont donc les bonnes manières naturelles aux enfants que la peur ne rend pas sauvages ni maladroits, ni encore effrontés et provocants, comme le voyou des rues, en guerre contre l'universalité des grandes personnes. Aussi, les garçons qui ont passé par le Louvetisme se comportent-ils naturellement et amicalement avec elles comme avec leur Chef, du moment qu'ils sont sûrs d'être en présence d'un ami et non d'un ennemi. L'éducation qu'ils ont reçue a fait disparaître la barrière de réserve qui sépare l'enfant de la grande personne.

Comme je l'ai déjà dit, l'esprit de courtoisie que nous devons chercher à faire naître chez nos Louveteaux est loin d'être une qualité accessoire. Et tous nos efforts tendront à le développer pour qu'il survive à cette période de l'adolescence où surgissent la timidité, la gaucherie, la conscience exagérée du « moi » et pour qu'il accompagne le jeune homme, en gardant sa forme naturelle et franche.

Vous me demanderez peut-être comment l'on peut atteindre ce résultat. Il n'y a pas ici de règle unique, et quantité de circonstances doivent être considérées. Mais quelques remarques générales peuvent être utiles.

Tout d'abord, il faut que la Meute ne soit pas trop nombreuse. On ne peut développer les bonnes manières d'un garçon dans une pagaie. On doit ensuite s'occuper de chaque Louveteau

en particulier, et gagner son amitié. Emmenez-les à deux ou à trois, lorsque vous sortez, ou invitez-les chez vous.

Je connais un Chef de Meute qui a adopté avec succès le système suivant : lorsqu'il fait une expédition avec ses Petits-Loups, il rend toujours l'un d'eux responsable du Groupe, lui fait prendre les billets, demander les renseignements, payer les rafraîchissements, pour qu'il apprenne à faire ce genre de travail gentiment.

Le séjour au camp peut y contribuer aussi. Même en prenant vos repas assis par terre, même en mélangeant dans la même gamelle viande et gâteau, vous pouvez manger proprement, élégamment, dirais-je, ou bien d'une manière dégoûtante. Et vous trouverez au camp mille autres occasions de parfaire l'éducation de vos Louveteaux.

Enfin, - et ce n'est pas la chose la moins importante, - vous pouvez, par votre propre exemple, enseigner à vos Louveteaux à avoir « langue courtoise ». Ils vous surveillent de très près, s'en rapportent complètement à vous, et les moindres détails font sur eux grande impression. Le vrai Scout est égalitaire (dans ses convictions tout au moins ; car je ne fais pas allusion à la politique !) I parle de la même manière à un duc ou à un balayeur. Les différences de classes n'exercent aucune influence sur sa manière d'aborder le prochain. Par la façon dont nous causons avec nos Louveteaux, nous leur enseignons à parler avec autrui. Si nous leur demandons d'être courtois vis-à-vis de nous et des autres, soyons courtois vis-à-vis d'eux. Cette remarque paraît bizarre, mais elle a sa valeur. Sans qu'ils s'en rendent compte, ils reproduiront vis-à-vis d'autrui notre manière d'être vis-à-vis d'eux. L'enfant gâté qui est grossier avec les grandes personnes répète la leçon qu'elles lui ont enseignée.

Un de mes amis qui se trouvait, un jour, dans l'antichambre d'un appartement de Londres, entendit, sans le vouloir, les échos d'une dispute entre un petit garçon très méchant et une mère très irritable. Celle-ci disait : « Donald, quand cesserez-vous de me parler d'une manière aussi malhonnête ? » Et l'enfant répondait : « Quand vous cesserez d'être malhonnête vous-même ! » Je n'approuve pas la réponse de Donald, mais je trouve que la mère a reçu une bonne leçon.

Rappelons-nous que la politesse, chez l'enfant, ne doit pas être regardée comme une sorte de vernis extérieur, comme un signe de respectabilité. « C'est une affaire de cœur », disait le vieux Kaa.

Et voici une anecdote qui vous montrera la générosité et la courtoisie d'un Louveteau de Birmingham. J'avais visité sa Meute, et les derniers bonsoirs échangés, je m'en allais seule dans l'obscurité, quand j'entendis derrière moi une petite voix qui m'appelait par mon nom. En me retournant, j'aperçus un Petit-Loup (auquel je n'avais pas adressé la parole, et que je n'avais pas particulièrement remarqué lors de ma visite) : il courait derrière moi en me tendant quelque chose

« C'est mon dernier morceau, me souffla-t-il, hors d'haleine, mais je vous l'offre ! »

Il me glissa quelque chose dans la main, et disparut dans les ténèbres.

Je regardai : c'était un morceau de nougat !



LES PUNITIONS DANS LA JUNGLE

Bagheera donna à Mowgli une demi-douzaine de tapes, amicales pour une panthère (elles auraient à peine réveillé un de ses propres petits), mais qui furent, pour un enfant de sept ans, une correction aussi sévère qu'on en pourrait souhaiter d'éviter. Quand ce fut fini, Mowgli éternua et reprit ses esprits sans mot dire. « Maintenant, dit Bagheera, saute sur mon dos, Petit-Frère, et retournons à la maison... »

Une des beautés de la Loi de la Jungle, c'est que la punition règle tous les comptes. C'en est fini, après, de toute tracasserie...

(Le Livre de la Jungle.)

Il n'y a de châtiment dans la Jungle qu'autant qu'un besoin réel s'en fait sentir. Si le chef se résout à punir, ce n'est pas pour donner libre cours à sa mauvaise humeur ; sans se départir de son calme, ni de sa gaieté, il décide qu'un châtiment s'impose, parce que ce châtiment préviendra le retour de la même faute. Cette loi caractéristique de la Jungle s'applique avec avantage au Louveteau ; elle est vraie théoriquement, car nos idées de discipline sont du sens commun. Nous savons par exemple qu'il est inutile de punir un Louveteau qui ne fait pas de son mieux pour gagner ses étoiles, car il n'existe aucun rapport nécessaire entre le travail et la punition, comme on semble le croire dans toutes les écoles du monde. Le châtiment véritable, celui qui découle automatiquement de la négligence du Louveteau, c'est qu'il reste des mois et des mois sans étoiles, et qu'il finit par s'apercevoir que, dans l'opinion de la Meute, il passe pour un « mollusque » et un « flémard ». Nous « n'attrapons » pas avec la même sévérité tous les garçons qui arrivent en retard car nous savons que quelques-uns habitent très loin, que d'autres déjeunent à des heures irrégulières à cause d'une mère négligente, que certains doivent faire des commissions, garder des enfants plus jeunes, que sais-je encore ?...

Nous ne les frappons jamais, bien entendu, mais si nous le faisons, nous nous garderions bien d'appliquer le même châtiment à tous les retardataires.

Notre Jungle, il est vrai, est une institution toute nouvelle, sans aucune antique et malfaisante tradition, sans aucune routine vide de sens. Sa méthode est née rapidement de quelques principes de sens commun et surtout du fait que nous cherchons à comprendre l'âme du garçon et à voir les choses comme il les voit lui-même. Aussi nos punitions sont rares, autant que raisonnables et la punition accomplie, comme pour Bagheera, on n'en parle plus.

J'ai dit que la Loi de la Jungle était vraie théoriquement. Elle l'est pratiquement aussi. La plupart de nos Meutes sont d'heureuses familles dirigées, non par un « gradé », mais par un Vieux-Loup, très gai et très patient, que ses petits frères aiment tendrement. Ce fait est tout de même en notre faveur, car lorsque nous arrivons, le soir, au local de nos Louveteaux, nous portons sur nos épaules tout le poids d'une journée fatigante, tandis que Bagheera et Baloo allaient trouver Mowgli dans la rosée du matin. De plus, notre qualité d'humains nous confère une « nervosité » que ne possédaient ni Bagheera ni Baloo, ni Père Loup, ni Mère Louve. Nous avons, tour à tour, de la bile, des humeurs, des préférences et des antipathies. Notre instinct en ce qui touche les choses de la Jungle,

n'est pas, non plus, infaillible comme celui des ours et des panthères adultes et, n'étant pas des psychologues de profession, nous ne pouvons tirer de nos expériences, des conclusions toujours exactes. De plus, les données nous manquent sur les conditions de vie familiale de chacun de

nos Louveteaux, ce qui nous empêche de comprendre notre Meute comme il le faudrait, et de nous montrer justes, toujours, envers chaque Petit-Loup.

Quoi d'étonnant, alors, si nous nous écartons parfois de l'Idéal de la Jungle ?

Mais, en dehors des méthodes de discipline proprement dites, il y a des manières d'être qui font partie de l'idéal de la Jungle.

Peu de gens savent combien les enfants sont sensibles à la façon dont les grandes personnes les traitent. Ainsi un novice fut un jour amené à une Cheftaine qui parlait toujours à ses Louveteaux comme une cheftaine doit leur parler. Le nouveau sortait de la Meute de St-X...

- Mais pourquoi as-tu quitté St-X... ? lui demanda-t-on.

- A cause du Chef, répondit timidement le Petit-Loup.

Et ses camarades d'expliquer aussitôt

- Il dit que le Chef les « attrape » tout le temps !

Une autre Cheftaine se servait d'un sifflet qui rendait un son suraigu ; tout allait bien tant qu'elle ne s'impatiait pas. Mais dès qu'elle commençait à s'énervier (ce qui arrivait toutes les cinq minutes, la Meute étant plutôt bruyante), elle tirait de son sifflet des sons brefs et stridents à vous crever le tympan. Et toute la Meute en était agacée. Un des Petits-Loups avait l'habitude de se boucher les oreilles, chaque fois que le sifflet retentissait ; quant aux autres, ils y étaient habitués depuis longtemps, et s'en moquaient pas mal.

Prenez encore le cas d'un garçon qui est toujours mal noté - et pour cause - aux inspections et dans les circonstances où il faudrait rester tranquille. La Cheftaine finit par le prendre en grippe, et elle lui parle sévèrement, même avant qu'il ait fait une sottise. Le résultat est facile à prévoir : se sentant perpétuellement « repéré », le Louveteau mérite perpétuellement la réputation qui lui est faite. Si la Cheftaine lui parlait aussi aimablement qu'aux Sizeniers « modèles », si elle lui accordait de temps en temps un sourire supplémentaire, en le taquinant gentiment, ou en lui faisant une petite plaisanterie, ou en lui donnant un petit encouragement qui s'adresserait à lui seul, il s'arrangerait, presque sans y penser, pour mériter sa nouvelle réputation.

On n'imagine pas l'importance que les enfants attachent au sourire des grandes personnes. Ils ne se sentent pas en confiance avec les gens qui sourient rarement. Pour peu que le sourire du Louveteau soit votre expression habituelle, il suffira de prendre l'air grave et solennel le jour où vous voudrez les gronder, et ils vous écouteront avec respect, tandis que si vous leur apportez un visage triste et mélancolique, le cafard tombera sur la Meute et l'envahira.

Votre sermon terminée, souriez à vos Louveteaux : ils comprendront qu'ils sont pardonnés et que vous leur faites de nouveau confiance.



ADIEUX A LA JUNGLE

Alors Mowgli commença de sentir quelque chose de douloureux au fond de lui-même, quelque chose qu'il ne se rappelait pas avoir jamais senti jusqu'à ce jour ; il reprit haleine et sanglota, et les larmes coulèrent sur son visage

« Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce que c'est ? » dit-il. « Je n'ai pas envie de quitter la Jungle, et je ne sais pas ce que j'ai. Vais-je mourir, Bagheera? »

« Non, Petit-Frère, ce ne sont que des larmes comme il arrive aux hommes », dit Bagheera.

« Maintenant, je vois que tu es un homme, et non plus un petit d'homme. Oui, la Jungle t'est bien fermée désormais... Laisse-les couler, Mowgli. Ce sont seulement des larmes. »

(Le Livre de la Jungle.)

Mowgli s'assit donc et pleura, comme si son cœur allait se briser. Jamais il n'avait pleuré auparavant. - « Maintenant, dit-il, je veux aller chez les hommes, mais il faut d'abord que je dise adieu à ma mère ». Et il se rendit à la caverne où elle habitait avec Père Loup, et il pleura sur son cou, tandis que les quatre louveteaux hurlaient tristement.

Il y a, dans toute vie humaine, un ou deux adieux qui ébranlent le cœur dans ses fibres les plus intimes, et chacun de nous en a fait l'expérience. L'adieu du Louveteau qui quitte la Meute pour entrer dans la Troupe est l'une de ces minutes solennelles, aussi poignantes pour le Petit Loup que pour le Vieux-Loup lui-même. Car on ne se rend pas bien compte de tous les déchirements de cœur et de tous les sacrifices que le Louvetisme entraîne pour les Vieux-Loups.

Nous arrivons à aimer véritablement ces petits garçons, nous surtout qui les fréquentons davantage, qui les réunissons plusieurs fois par semaine, qui campons avec eux, et qui les voyons entrer chez nous et en sortir dix fois par jour. Et au moment précis où ils répondent enfin à ce que nous demandons d'eux, au moment où nous touchons le but de nos efforts ils nous sont enlevés. Sans doute, nous nous consolons avec ceux qui restent, mais eux aussi atteindront leur douzième année et il y aura, de nouveau, un déchirement.

J'ai vu plus d'un Louveteau avec des larmes au bord des cils, lors de sa dernière soirée au local de la Meute. Je me souviens surtout d'un chef Sizenier que tout le monde aimait... J'avais commencé à adresser à la Meute un solennel petit discours au cours duquel j'allais indiquer comment ils devraient pousser le dernier « grand hurlement » en l'honneur de leur chef : ce cri serait l'adieu cordial de la Meute, un grand « Merci » pour celui qui les avait si bien dirigés, et la promesse émue de ne jamais l'oublier, etc., etc... Soudain, un coup d'œil que je lançai sur le visage de mon Sizenier m'apprit que ma petite harangue serait un peu plus qu'il n'en pourrait supporter. Je changeai aussitôt de tactique, et passant à la plaisanterie : « Nous allons voir », dis-je, « si tu sais toujours hurler aussi fort ; seulement, prends garde d'éclater, car tu sais qu'on t'attend chez les Scouts ».

La Meute, naturellement, hurla de tout son cœur (elle n'avait nul besoin de mes encouragements pour cela !) ; et le petit chef de sizaine saisit le joint pour donner libre cours à son émotion ! Aussi, le serrement de gorge qu'il éprouvait avait-il complètement disparu quand retentit le dernier Mieux !...

Sans doute, un garçon de neuf ans eût aimé en quittant la Meute, qu'on lui servît un « plat » où il n'eût été question que de lui, et il eût désiré que son départ fût considéré par la Meute comme un gros événement, mais le Louveteau de douze ans pense différemment. Souvenez-vous des larmes qui vinrent aux yeux de Mowgli et qui

l'étonnèrent si fort. Elles jaillirent, ces larmes mystérieuses, au moment où Mowgli venait de dépasser l'âge louveteau. Lorsqu'un garçon regrette véritablement de quitter la Meute, souvenons-nous qu'à cet âge la faculté émotive s'éveille en lui et que sa sensibilité d'âme s'accroît. De plus, l'adieu à la Meute est peut-être la première expérience qu'il ait de ces choses-là ; alors, quand bien même cette cérémonie doit se faire solennellement, mieux vaut, peut-être, l'escamoter, un peu comme les Tommies qui partaient pour le front escamotaient leurs adieux, en plaisantant et en chantant. Cette manière de sentir est très anglaise. Un brin d'héroïsme aide le Français, et quant à l'Italien, il trouve du réconfort non seulement dans ses propres larmes, mais encore dans toutes celles que l'on verse autour de lui. Mais pour un Anglais c'est un peu plus qu'il n'en peut supporter, et il faut nous prendre, les uns et les autres, tels que nous sommes. Gardons-nous donc de rendre cette cérémonie trop impressionnante et de jouer avec la sensibilité de nos Louveteaux. Il suffirait qu'un étranger se permît un chuchotement ou un rire pendant le Grand Hurlement, pour que le Louveteau, déjà si ému, se sentît cruellement blessé.

Mon avis personnel, c'est que cette dernière soirée doit se passer joyeusement et en famille, sans qu'on y admette aucun V.P.

Multipliez les cérémonies autant que vous voudrez, à l'entrée du Scout dans la Troupe, à la condition, naturellement, de ne pas l'épouvanter, et pourvu que vos Scouts aiment les cérémonies, car il y en a qui ne savent pas se tenir, et si l'un d'entre eux riait ou faisait l'imbécile, cela choquerait singulièrement l'ex-Louveteau, habitué comme il l'est au Cercle de Parade, au Grand Hurlement, et à tous les rites du Louvetisme.

Tout ce que je dis là s'applique uniquement au Louveteau qui regrette la Meute. Il y a des Petits-Loups « qui en ont soupé » et qui sont ravis de passer dans les Scouts, et d'autres, sans goût ni volonté, qui vont où le courant les mène. Pour ces derniers, une cérémonie un peu solennelle peut produire d'heureux effets. Concluons en disant que tout dépend du cas qui se présente, de l'esprit qui règne dans la Meute et dans la Troupe, et qui, s'il est identique, peut justifier la préparation d'une cérémonie combinée. Le règlement, Dieu merci, est muet sur ce point, et chacun peut agir à sa guise. La seule chose qui importe, c'est de choisir le mode qui donne au Louveteau l'impulsion la plus heureuse, et qui lui fasse prendre goût à sa nouvelle vie.

Ces réflexions m'amènent à un sujet que nous ne devons pas feindre d'ignorer et qu'il vaut mieux aborder franchement.

Pourquoi un certain nombre de Louveteaux n'entrent-ils pas dans le Scoutisme, ou pourquoi, devenus Scouts, ne le restent-ils pas ?

Sans vouloir rechercher toutes les causes de ce déchet, qu'il me soit permis d'indiquer l'une des plus importantes. Le garçon qui, de Louveteau, devient Scout, se trouve à un âge de transition où sa sensibilité se développe et a besoin de soins particuliers. Ce n'est pas un novice ordinaire ; tous ses talents de signalisation et de secourisme n'en font pas encore un Scout, et pourtant, ce n'est plus un Louveteau. Si la Cheftaine et le Scoutmestre veulent tirer parti de sa nature, il faut qu'ils unissent l'imagination à la sympathie, et qu'ils le traitent avec beaucoup de tact et de patience. Parlons d'abord de la Cheftaine.

Peut-être le garçon qu'elle donne au Scoutmestre est-il un merveilleux petit Sizenier ? Prompt à saisir les idées et à en tirer parti, mieux que ne le fait, en général, un garçon de son âge, il menait vraiment ses six Louveteaux et, au Conseil des Sizeniers comme dans les conversations particulières avec la Cheftaine, son jugement comptait. De plus, il avait de l'esprit, du cran, de l'entrain, un intérêt si tenu pour les choses dont il s'occupait, et j'ai il ne s'écoutait lui-même. Sa manche s'ornait de plusieurs badges : il avait gagné celui de nageur, d'athlète, de signaleur, d'observateur et de secouriste. Jamais il ne manquait un camp ; il jouait avec passion dans les matches, et à toutes les réunions de la Meute, il se trouvait présent. Aussi, la Cheftaine n'éprouve-t-elle pas grande inquiétude en le voyant passer à la Troupe. On peut compter qu'il sera un bon Scout comme il a été un bon Louveteau. Elle regrette de le voir partir, mais c'est pour son bien. La Meute lui fait des

adieux chaleureux, et il s'en va, tandis que la Cheftaine va chercher à résoudre le difficile problème de faire marcher la Meute sans lui, et de la maintenir à son ancien niveau d'ardeur et de discipline. Elle forme le nouveau Sizenier des Bruns, et fait prendre au Sizenier des Gris la place de celui qui vient de partir. Toutes ces questions l'absorbent et la préoccupent ; c'est son devoir, et elle compte que le Scoutmestre accomplira le sien ; pourtant elle n'a rien compris.

C'était un drôle de petit bonhomme de huit ans quand il est entré dans la Meute. Il n'y venait pas pour pouvoir parler de ses idées ; il venait simplement pour jouer. Mais à douze ans les choses deviennent plus difficiles. Il avait dix ans, et il était tout d'une pièce, quand il gagna ses premiers badges ; six mois plus tard, il prenait d'un cœur léger ses responsabilités de chef de sizaine. Maintenant, il a douze ans, et il est beaucoup plus compliqué.

La conscience de sa personnalité s'éveille en lui confusément et le rend timide ; une sensibilité, inconnue jusque là, l'étreint, et lui fait redouter la plaisanterie, tandis que la connaissance plus approfondie des choses lui enlève son assurance. Il sent le poids de ses responsabilités, et une pudeur nouvelle lui fait cacher ses désirs les plus

chers, ses craintes les plus vives, ses désappointements, ses doutes, et toutes les questions qui le troublent. L'idée de mourir à sa vieille vie de Louveteau et de ressusciter comme Scout lui paraît une aventure « énorme » comme dit Peter Pan. Sa mère ne comprend pas. Pour elle, le changement consiste à troquer un chandail contre une chemise et à acheter un chapeau scout. La Cheftaine, elle, comprendrait bien, mais l'enfant ne trouve à lui dire de temps en temps que : « J'voudrais pas avoir douze ans !... » Et c'est ainsi qu'il quitte la Meute sans avoir causé, comme il aurait pu le faire, avec la personne qui l'intimide le moins, en qui il a le plus confiance ; sans les conseils et les marques de sympathie dont il a besoin inconsciemment, sans qu'on lui ait fait connaître et apprécier son futur Scoutmestre, sans rien savoir de la Troupe où il entre, bref sans aucun secours de la part de la Cheftaine, parce que celle-ci n'a jamais réalisé que son Sizenier était maintenant autre chose qu'un Louveteau.

Ainsi, le Louvetisme, cette chose sacrée qui tenait tant de place dans sa vie, depuis quatre ans, finit en catastrophe. Et ce qui l'afflige le plus, peut-être, c'est que la Meute se porte parfaitement sans lui. Le nouveau Sizenier de sa Sizaine, et le nouveau Premier Sizenier sont maintenant des gens d'importance à qui la Cheftaine consacre tous ses soins. Il n'ose revenir aux réunions sans être invité. Les Louveteaux et la Cheftaine lui manquent terriblement, mais il n'a plus aucun droit sur ses conseils : elle est terriblement occupée : il n'ira pas l'ennuyer. Ainsi, sans le savoir, il a perdu un soutien puissant de sa vie morale ; le courant qui produisait en lui la force motrice a été coupé et rien ne le remplace encore. Va-t-il pouvoir s'en tirer ?

Cela dépend du Scoutmestre, puisque la Cheftaine l'a laissé un peu tomber.

Mais voilà ! Le Chef est un bon garçon, sans nul doute. Seulement, il n'a pas l'habitude de recevoir d'anciens Louveteaux, et il ne sait pas que ceux-ci sont très différents de ses recrues habituelles. Il a oublié de dire à l'ex-Louveteau de venir dans son uniforme, ce qui lui aurait rafraîchi la mémoire, et il compte sur l'emballement habituel des Novices qui « découvrent » le scoutisme et qu'enthousiasment successivement l'uniforme scout, les jeux et les habitudes scout, et la manière dont leur parle le Chef, si différente de celle des parents, des maîtres d'école et des patrons. Il oublie que toutes ces choses ne sont pas un stimulant pour le Louveteau, que beaucoup de ces jeux lui sont familiers, et ne remarque pas les yeux attentifs et inquisiteurs qui l'observent, qui observent les chefs de patrouilles, et tout ce qui se fait dans la Troupe ; il ne se rend pas compte qu'il y a là un jeune garçon à l'idéal très haut, qui est en train de juger la Troupe, l'esprit de discipline et de maîtrise de soi qui y règne, la justice, l'énergie et la joie que chacun y apporte, en les comparant à cet idéal. De plus, le Scoutmestre a chargé un C.P. d'expliquer et d'enseigner la Loi Scoute au novice, sans penser un seul instant que ce novice, ayant été un excellent Louveteau, voit dans la Loi Scoute des choses autrement nobles et belles que ce que ce C.P. y voit lui-même ; et le novice qui désirerait mieux comprendre

certain détails souffre de ne pas recevoir les explications qu'il désire. Enfin, le Scoutmestre le fait attendre très longtemps, avant de l'admettre à la Promesse, parce que les autres garçons sont très difficiles à dégrossir, et il oublie que celui-ci, n'étant plus Louveteau et n'étant pas encore Scout, se sent malheureux comme un poisson hors de l'eau.

D'autre part, il est parfois très exigeant vis-à-vis de son novice, il le réprimande sévèrement parce qu'il fait du gâchis « lui qui a été Louveteau et qui devrait donner l'exemple », oubliant qu'un garçon qui connaît déjà l'histoire des pavillons et de l'Union Jack, les nœuds, l'orientation, et que sais-je encore, ne peut être intéressé par l'enseignement traînant et incolore de matières qu'il a apprises d'une manière infiniment plus vivante. Il faut ajouter aussi qu'un Sizenier qui se trouve soudain affranchi de la responsabilité des autres, qui sent que personne ne dépend plus de lui, et que son exemple ne porte plus, il faut ajouter, dis-je, qu'il éprouve, inconsciemment peut-être, une réaction violente. La tension de sa volonté se relâche, et si on ne lui porte pas secours immédiatement, il est en grand danger de se perdre.

Voilà l'histoire de notre merveilleux petit Sizenier, devenu un aspirant Scout paresseux et médiocre depuis qu'il est livré à lui-même. Et peut-être finira-t-il par sortir de la grande Fraternité Scoute.

Ainsi, le déchet pourrait être diminué, jusqu'à un certain point, par un effort plus soutenu et plus intelligent de la Cheftaine et du Scoutmestre. Il pourrait l'être encore par un sacrifice très réel que s'imposerait la Cheftaine, et dont ni le Scoutmestre, ni la mère du Louveteau, ni le Louveteau lui-même ne lui sauraient gré sur l'heure, tout en le comprenant plus tard, peut-être. Je veux dire que si nous laissons nos Louveteaux quitter la Meute à onze ans au lieu de douze, ils prendraient plus facilement goût à la Troupe, s'imprégneraient de son esprit, et lui resteraient fidèles. En voici les raisons : le garçon de onze ans est plus facile à manier ; son moral et son physique sont plus « assis » qu'à douze ans ; il est à l'apogée de son enthousiasme, et ne s'est encore fatigué d'aucun des plaisirs et d'aucune des occupations de la Meute ; et il est si fier d'être Louveteau qu'il transportera tout son enthousiasme à la Troupe. Enfin, il fera assez facilement le sacrifice de ses bandes de Sizenier et de son autorité, parce qu'il a, moins fortement qu'à douze ans, le sentiment de sa dignité. Nous établissons comme règle qu'il faut interrompre un jeu au moment où on le joue avec le plus d'entrain, si nous voulons le recommencer le lendemain avec le même succès. La règle est la même pour le Jeu des Louveteaux et des Scouts.

Evidemment, la pauvre Cheftaine devra se résigner à perdre ses meilleurs Louveteaux, ceux sur lesquels elle peut se reposer. Et quant aux rallyes, concours, etc... il faudra naturellement y renoncer. Mais la Cheftaine pensera au bien individuel de ses Louveteaux. Et je ne sais pas si la Meute, elle-même, n'en tirera pas profit. Une Meute composée de garçons de neuf à dix ans, en moyenne, est rationnelle et plus facile à manier qu'une Meute formée de garçons plus âgés. La raison en est simple : le Louvetisme a été créé pour des garçons de cet âge, et pas pour des garçons de onze à douze ans.

Enfin, la Cheftaine aura à résoudre des problèmes beaucoup moins compliqués, car les garçons « difficiles » ont presque toujours dépassé la douzième année. On trouve généralement dans cette catégorie le Sizenier modèle qui s'est soudain « débiné », le garçon qui sème partout l'indiscipline, le flémard qui s'arrange pour ne pas travailler au camp, le mauvais joueur qui discute et boude au football, le garçon que l'on soupçonne d'exercer une mauvaise influence, et celui qui vient irrégulièrement aux réunions. Au fond, le garçon en question est surtout difficile, parce qu'il

ne se trouve pas dans le milieu qui lui convient. Il est trop âgé pour le Louvetisme, trop grand pour jouer avec les petits ; l'influence d'un homme lui sera plus salutaire que celle d'une femme ; il vaudra plus comme membre d'une Patrouille que comme Chef de sizaine ; les réflexions un peu brusques de ses aînés lui seront plus utiles que les observations amicales de la Cheftaine. Enfin, certaines questions que celle-ci peut difficilement aborder gagneront peut-être à être expliquées de la bonne manière, et il trouvera matière à émulation dans les concours de patrouilles, etc... J'ai connu des

Louveteaux extrêmement mous et difficiles qui sont devenus de bons Scouts et qui le restent, tandis que de merveilleux petits Sizeniers sont entrés dans la même Troupe et n'ont pas persévéré.

L'abaissement de la limite d'âge est chose dure à admettre pour les Cheftaines, je le sais bien, et c'est une preuve nouvelle de ce que j'ai dit déjà : leur travail est beaucoup plus dur et exige beaucoup plus l'esprit de sacrifice que celui du Scoutmestre.

Qu'importe ! De nouveaux bébés-Louveteaux sont apportés chaque jour au Cercle du Conseil, et leurs petites mains se tendent vers nous. Notre privilège, c'est de les aider à ouvrir les yeux et à voir le monde sous sa vraie lumière. Cherchons à le leur montrer d'une manière digne de leur regard innocent et étonné. A nous la chance unique

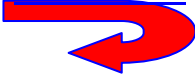
d'éveiller leur intelligence, de leur enseigner ce que les années qui suivront ne pourront jamais leur désapprendre. Préparons-les, pour que, plus tard, ils comprennent.

Vous vous souvenez que, lorsque Mowgli quitta la Jungle, il se jeta sur Shere Khan et le tua. Or, Shere Khan représente tout ce que notre nature renferme de bas, de lâche, de honteux et d'égoïste. Mais sans les patientes leçons de Père et de Mère-Loup, d'Akela, de Bagheera et de Baloo, jamais Mowgli n'aurait tué Shere Khan.

« Reviens bientôt ! » dit Mère-Louve...

« Je reviendrai sûrement », dit Mowgli, « et quand je reviendrai, ce sera pour étaler la peau de Shere Khan sur le Rocher du Conseil. Ne m'oubliez pas ! Dites-leur dans la Jungle de ne jamais m'oublier ! » L'aurore commençait à poindre quand Mowgli descendit la colline, tout seul, en route vers ces êtres mystérieux qu'on appelle les hommes.

[Retour](#)



LES LOUVETEAUX ET LA BEAUTE DE LA NATURE

« Reviens bientôt ! » dit Mère-Louve...

« Je reviendrai sûrement », dit Mowgli, « et quand je reviendrai, ce sera pour étaler la peau de Shere Khan sur le Rocher du Conseil. Ne m'oubliez pas ! Dites-leur dans la Jungle de ne jamais m'oublier ! » L'aurore commençait à poindre quand Mowgli descendit la colline, tout seul, en route vers ces êtres mystérieux qu'on appelle les hommes.

Lors d'un grand Congrès de Chefs de Meute, auquel j'assistais, l'un d'entre eux, qui me paraissait comprendre les Louveteaux sur tous les points sauf celui qu'il traitait, émit à leur égard une opinion qui me donna une furieuse envie de le contredire par écrit, car je suis beaucoup trop timide pour contredire qui que ce soit, de vive voix.

Il affirma, en l'espèce, que les Louveteaux n'ont pas le sens de la beauté, qu'il leur est indifférent de camper dans un pays affreux, ou dans une région magnifique, et que la seule chose qui leur importe c'est de trouver une mare d'eau bourbeuse, pour y attraper des têtards, y patauger, et se livrer à d'autres divertissements du même goût. A l'appui de ses dires, il cita le trait suivant : Un jour qu'il s'était éveillé sous la tente, à quatre heures du matin, il avait été le témoin enthousiasmé d'une aube splendide, véritable vision d'or et de pourpre. Désireux de faire partager son admiration à quelqu'un, il éveilla le Louveteau qui dormait à côté de lui, et l'invita à regarder le ciel. Mais celui-ci bâilla d'un air ennuyé, et fit je ne sais quelle remarque insipide sur la grosse vache qui broutait dans le champ voisin. D'où l'orateur conclut par A plus B que le sens de l'esthétique manque totalement au Louveteau. Cette opinion m'a fortement mécontentée, et je n'ai retrouvé ma sérénité qu'en écrivant l'article suivant.

Les enfants manquent-ils vraiment de sens esthétique ? Toutes les grandes personnes qui ne tiennent compte que des formules d'admiration conventionnelles, répondront affirmativement. A l'encontre de leur avis, je prétends démontrer que les enfants sentent vivement la beauté des choses, qu'il faut qu'il en soit ainsi, et que toute éducation qui ne pourvoit pas à ce besoin créé en l'homme par Dieu lui-même, manque le but qui lui est assigné. Evidemment, les petits-loups ne formulent pas leur admiration à la manière des grandes personnes ; ils ne s'extasient pas à voix retentissante dans l'unique intention de faire connaître aux gens qu'ils jouissent d'un beau spectacle ; ils sont bien trop pressés pour cela... Ils ne pleurnichent pas non plus, comme les poètes sentimentaux de second ordre, car la beauté n'éveille aucune mélancolie dans un cœur qui a conservé intactes ses illusions, et qui n'est pas pessimiste par métier. Ce que je dis là n'est pas seulement vrai en théorie... J'évoque en ce moment des souvenirs personnels qui défilent devant moi comme autant d'images animées. Au cours de nos « aventures », - c'est ainsi que ma Meute composée de petits Londoniens les appelait, - nous avons joui ensemble du monde merveilleux, et je souris encore de plaisir en y pensant.

L'émerveillement... Tel est le premier sentiment que l'enfant éprouve en face de la beauté. Il l'exprime d'abord, en ouvrant ses yeux tout grands, et en gardant le silence. Puis, s'il a l'élocution facile, il fait une remarque juste. Un grand désir le saisit alors de communiquer à d'autres son enthousiasme, et enfin, l'émotion qui l'étreint se traduit par une foule de questions.

Un resplendissant matin d'août, nous nous trouvions sur le rivage de l'île de Wight, et nous contemplions la mer immense et étincelante. Beaucoup d'entre nous n'avaient jamais vu la mer. Pas un nuage n'altérerait la pureté du ciel, et pour une fois, nous demeurions silencieux, buvant la beauté de ce matin idéal. Nous nous sentions heureux infiniment, à la pensée qu'il y avait une mer, que la vie qui coulait si riche dans nos veines nous permettait de la connaître, que cette mer se trouvait vraiment là, devant nous, et que rien ni personne ne pouvait nous la ravir. Car une grande personne peut emporter le livre d'images que nous sommes en train de lire, tandis que nul ne peut nous enlever le livre d'images de Dieu.

Un Louveteau rompit le silence : - Je ne savais pas, dit-il, que le ciel pouvait être aussi bleu... et sa remarque brisant le charme, donna libre cours à une foule de questions : « Qu'est-ce qui fait le bleu du ciel, et le bleu de la mer ? », etc., etc. Nous comprenons soudain que la mer va être à nous, pendant une dizaine de jours, et ce sont des cris de joie, des courses échevelées sur la plage, un va-et-vient plein d'enthousiasme. Nous atteignons maintenant le stage expérimental de notre admiration : *nous allons prendre un bain !* Par des degrés taillés dans la roche abrupte, vite, nous descendons sur la plage dorée, et nous voilà dans l'eau, fendant les vagues aussi loin que le permettent nos vêtements retroussés... Qui donc oserait dire que nous n'apprécions pas la beauté de ce chef-d'oeuvre de Dieu, la mer ?...

Cette même nuit, comme nous étions déjà pas mal excités par le feu de camp, et plus encore peut-être par la perspective de coucher sur la paille, dans une étable, voici que nous apercevons soudain une échappée de mer grise, dans laquelle se mirent les lumières du rivage opposé ; leur file régulière les fait ressembler à un régiment d'étoiles bien disciplinées.

- Pouvons-nous aller voir les petites lumières qui brillent là-bas ? demande un Louveteau, et tous de renchérir. Je leur accorde la permission, et nous voici courant vers la plage, où nous aspirons sans parler, la beauté grise du paysage. Puis soudain, l'enchantement est rompu. Un petit-loup demande pourquoi l'une de ces lumières s'éteint et se rallume à intervalles réguliers, et nous nous lançons à corps perdu dans une grande discussion sur les bateaux-phares...

Ou bien, c'est par un chaud après-midi d'été. Le flémard de la Meute est allongé tout de son long sur l'herbe, les yeux tournés vers le ciel. J'ai bonne envie de lui faire un sermon sur la manière dont il devrait remplir son devoir de Louveteau de service, mais c'est lui qui rompt le silence: « Je m'intéresse terriblement aux nuages et aux étoiles, remarque-t-il pensivement. Comment s'appellent donc ces gros moutons blancs qui se pressent là-haut, les uns contre les autres ?... » Alors je comprends pourquoi il n'a pas été chercher l'eau que réclamait le cuistot, et au lieu de parler de « corvées », nous nous mettons à dissenter sur les différentes espèces de nuages et d'étoiles.

- S'pas que vous voudriez être un artiss ? s'écrie un Louveteau, muet d'admiration, et, saisissant mon bras, il me montre le soleil qui se couche sur la Tamise, dans un brouillard de pourpre et d'or, dont les colorations roses meurent à l'horizon. Nous traversons le pont le Chelsea, après une partie de football, et tous nous nous arrêtons pour contempler le spectacle.

- Et même, sans être un artiss, vous pourriez peindre ça, n'est-ce pas, cheftaine ? me dit un autre petit-loup, pour me consoler, sans doute, de ma médiocrité. J'acquiesce amicalement, et nous continuons notre route, silencieusement, en réfléchissant à la grandeur et à l'intelligence de Dieu, qui seul peut peindre des tableaux pareils, et nous cherchons à comprendre pourquoi le ciel se colore ainsi chaque soir...

Une rangée de Louveteaux vient de s'aligner dans la cour grise et cimentée d'une école de banlieue à Chelsea. C'est le soir, au début du printemps. Au commandement: « De notre... », ils ont répondu : « Mieux », et maintenant, ils se tiennent silencieux, immobiles ; soudain l'un d'eux saute en l'air. « Loup », dit la Cheftaine, mais le Louveteau n'entend pas. « Regardez !... s'écrie-t-il, le vert est sorti », et de son doigt ravi, il désigne un platane, qui a revêtu pendant la nuit ce voile de verdure tendre, annonciateur du printemps. Tous, nous nous mettons au repos, pendant quelques minutes, et nous jouissons de ce messenger des beaux jours, qui le premier, entre ses frères, a arboré sa parure estivale.

Bois de Sussex, près de Hertfordshire, rivières molles et paisibles, ruisseaux bouillonnants dont le lit est sablé d'or brun ou pavé de cailloux luisants au soleil, champs de blé piqués de coquelicots rouges, luzernes aux fleurs odorantes, forêts qui étendez à l'horizon le mystère de votre ombre bleutée, nous vous avons aimés, mes Louveteaux et moi, nous avons savouré votre beauté ensemble...

Notre première sortie sur le plateau de Hampstead m'a laissé un souvenir amusant entre tous. Nous nous étions arrêtés à cet endroit du chemin, où l'on aperçoit d'un côté, des collines verdoyantes, tandis qu'apparaît soudain, de l'autre, un curieux panorama de Londres, d'un Londres extraordinairement vaste, silencieux et magnifique, camouflé dans une robe de fumée gris perle, et pourtant reconnaissable à la flèche de Saint-Paul, à l'abbaye de Westminster et à la grande tour droite de sa cathédrale. Après être demeurés quelques instants silencieux, à nous rassasier de ce spectacle, nous nous dispersons, les uns pour attraper des grenouilles, les autres pour escalader les branches d'un arbre déraciné. Patsy, un petit Irlandais, cherche désespérément le moyen d'exprimer son admiration. Tous les cris qu'il a poussés ne lui suffisent pas... Il éprouve, sans doute, quelque chose du désir violent de l'artiste, qui voudrait cesser d'être un intermédiaire, pour s'identifier avec son objet, car le voilà qui manifeste tout à coup la résolution arrêtée de « faire du sémaphore ». Il persuade à un autre Louveteau de lui servir de receveur. C'est lui qui enverra les messages. Il me demande du papier et un crayon ; quant aux messages, je n'ai nul besoin d'y pourvoir ; son imagination déborde. Il expédie sur une butte éloignée son camarade, qui ne semble pas brûler au même feu sacré que lui, et le voilà qui escalade un petit tertre, d'où il envoie dans l'atmosphère ensoleillée de l'après-midi, message sur message, détaillant toutes les splendeurs qui l'environnent. Plus tard, les deux Louveteaux viennent me trouver, brandissant leur bout de papier, en triomphe. Il est bien un peu sale, un peu chiffonné, ce bout de papier, mais les messages ont été correctement transmis. On peut lire des phrases lapidaires comme celle-ci : « Du haut de cette montagne, on voit un beau paysage », ou encore

« Ici, les arbres poussent très haut ». Peut-être Patsy déversera-t-il un jour cette richesse d'expression dans une ode lyrique, où seront célébrés les grands arbres de Hampstead, ses collines et ses vallons, à moins que le poète qui sommeille en lui ne soit auparavant tué par la lutte pour la vie qui accompagne la pauvreté, ou par le conventionalisme qui accompagne la richesse.

Le sens de la beauté est donc inné chez les enfants. Mais, à certains moments, il se manifeste plus vivement qu'à d'autres. Il faut aussi se rappeler que l'enfant dont l'âme (de baptisé) est naturellement imprégnée de vérité, ne restreint pas la notion de beauté à la seule nature sauvage ou à l'art. D'instinct, il comprend Elisabeth Barret Browning, lorsqu'elle prononce les paroles suivantes : « L'étroit sectarisme qui ne veut voir la nature qu'au milieu des champs et des bois est essentiellement faux et antipoétique. Où se trouve Dieu, là se trouve la

nature et partant la poésie. Or, où pouvez-vous monter, où pouvez-vous descendre, où pouvez-vous porter vos pas sans rencontrer Dieu ? Dans le vacarme assourdissant de vos machines, dans les noires fumées de vos usines, dans les rues bourbeuses de vos villes, il est là, tout aussi réellement que dans les sapinières de Brocken, ou dans les cascades du Niagara. Oui, partout la nature et la poésie se donnent la main, sous le regard de Dieu. Parlez-leur ; ils vous répondront. La nature a mille voix différentes : cherchons à les embrasser toutes, dans un immense amour ».

Quand je parcours des ruelles fangeuses, il m'arrive parfois de remarquer le sourire de certains gosses dépenaillés, la profondeur de leurs yeux clairs, de les entendre rire. Je me dis alors que ces ruelles ne sont peut-être pas aussi malpropres qu'elles paraissent, puisque de telles fleurs peuvent s'y épanouir. De plus, toutes sales qu'elles sont, ces ruelles, il y a des familles qui y ont leur maison, une maison qu'elles n'échangeraient peut-être pas contre le palais de Buckingham. Telle chose considérée intrinsèquement, est sans doute beaucoup plus belle que telle autre, mais n'est-il pas naturel par exemple qu'un petit Anglais éprouve un attrait instinctif et particulier pour le pays qui l'a vu naître, et où ses ancêtres ont vécu. Tout instinct est orienté vers un objet adéquat, et, faute de le rencontrer, l'enfant se rejettera sur un autre objet qui lui conviendra moins ou qui le dépravera.

Un Américain, observateur sympathique, a expliqué le genre d'attrait qu'éprouve l'Anglais pour son pays, et il l'a si bien fait que je n'hésite pas à le citer.

« L'Angleterre, c'est Londres, affirme l'un. Pour un autre, l'Angleterre c'est le Parlement, et pour un troisième, c'est l'Empire tout entier, mais si je ne me trompe, l'Angleterre, que les Anglais aiment, c'est cette étendue de champs verdoyants, ces collines, ces vallées, ces haies et ces arbres fruitiers, ces paysages harmonieux qui leur apparaissent, dès qu'ils ferment les yeux, qu'ils soient aux Indes, au Canada ou en Australie, à bord de leurs vaisseaux, ou dans leurs régiments dispersés sur la surface du globe. Ils voient soudain un champ couleur d'émeraude ou de bure, des haies saupoudrées par la neige des aubépines, une maison tapissée de roses ou de lierre, et lorsqu'ils rouvrent leurs yeux, ceux-ci sont humides de larmes.

Sans doute, le pionnier, le marin, le soldat, le colonisateur combattent, luttent et souffrent avec amour pour conquérir des terres nouvelles, une nouvelle patrie, et ils s'enorgueillissent en leur possession. Mais cet amour est de la même nature que celui qu'ils éprouvent pour une épouse, des enfants, des amis.

« Il est un autre amour qui diffère essentiellement de celui-là, sans lui être ni supérieur, ni inférieur ; un amour nuancé d'adoration où se mêlent d'une manière mystérieuse l'attachement et le respect : c'est l'amour du pays qui nous a mis au monde ».

Cet amour de la beauté de l'Angleterre est l'un des traits marquants du caractère anglais, au point qu'on le trouve reflété partout dans ce miroir du tempérament national qui est l'art propre à un pays. « Les Anglais sont les premiers à avoir compris la beauté du paysage, déclare le même auteur à une autre page de son livre : *L'Angleterre et les Anglais*. Dans l'art des Grecs, des Romains, ou de la Renaissance, il n'existe aucun enthousiasme pour le ciel ou la terre, pris isolément. Elle est née ici, cette tendresse particulière pour le sol natal, idéalisée en poésie et en peinture par le pinceau et la plume des Anglais ». Il a raison. Parcourez la National ou la Tate Gallery. Des meilleures oeuvres des artistes anglais sont les reproductions de petits coins de l'Angleterre non point des reflets de miroir, mais l'Angleterre illuminée par «

cette lumière qu'on n'a jamais vue ni sur terre, ni sur mer », « celle qui consacre le rêve du poète ».

En poésie, nous trouverons la même particularité. Chancer qui est peut-être le premier poète représentatif du génie anglais, déborde d'amour de la nature. Shakespeare aussi, bien qu'il ait préféré la nature humaine. L'inspiration de Wordsworth dérive de la même source, et avec les poètes du dix-neuvième siècle, elle coule à pleins flots. On ne trouve rien de pareil dans la poésie des autres pays.

N'est-ce donc pas une perte, une perte irrémédiable, une perte qui entraîne le manque du développement *nécessaire*, si les petits Anglais grandissent sans avoir la chance de connaître et d'aimer cette Angleterre qui a formé leurs ancêtres, cette beauté qui répond aux aspirations particulières de leur cœur ?

Donc, que ce soit pour un mois, pour une semaine, même pour un jour, emmenons-les hors de la ville, et faisons acte d'éducateurs en leur livrant ce qui leur appartient en propre, la beauté de l'Angleterre. Sans doute, le mouvement scout a beaucoup fait déjà pour rendre aux garçons cette portion de leur héritage, pour leur donner le sentiment de la beauté, celui de la nature, la poésie inexprimée et inexprimable de la vie. Il a prouvé que pour rapprocher les enfants de la nature, point n'était besoin de « la charité ». Un peu d'initiative et d'organisation suffisent.

Il est temps de faire un véritable effort pour donner à tous les enfants une occasion de voir la beauté de l'Angleterre, pour leur enseigner à aimer la nature, de cet amour simple et fraternel que saint François portait à la terre, sa mère nourrice, à ses frères les oiseaux, à son frère le soleil. Ils remercieront alors le Dieu d'amour infini d'avoir fait la création si belle, et d'avoir donné aux hommes l'intelligence qui leur permet d'user des choses créées pour sa gloire, d'aimer ces choses conformément à sa loi, et de leur survivre pendant toute l'éternité.

[Retour](#)



LA PSYCHOLOGIE DU LOUVETISME

La psychologie n'est pas une science aussi difficile qu'on veut bien le dire. Sans doute, de graves savants, engoncés dans leur orgueil, se sont plu à la compliquer, mais si l'on veut bien y réfléchir, on tombera d'accord qu'elle n'est pas autre chose que l'application du sens commun à l'étude des actions et réactions de l'esprit. Elle nous aide à comprendre pourquoi les événements nous affectent de telle ou telle manière, et cette connaissance empêche notre jugement de suivre aveuglément la routine, la mode ou même la loi. Tout bon Chef de Louveteau, toute bonne Cheftaine est un peu psychologue.

Cependant, la psychologie du Louvetisme poursuit un but éminemment pratique. Notre rôle à nous n'est pas de nous adonner à des études ardues, ni de travailler dans les laboratoires. Nous ne nous appliquons pas à forger des mots nouveaux, ni à chercher pourquoi les enfants anormaux sont anormaux ; mais, nos manches retroussées sur nos bras, nous rassemblons des garçons tout à fait normaux, et tantôt nous nous asseyons à terre, pour jouer avec eux, tantôt nous courons ensemble par les champs et par les bois. Nous travaillons avec nos Louveteaux, nous jouons avec eux, nous les écoutons, et ainsi, nous finissons par découvrir ce qui leur fait du bien, et aussi ce qui -peut leur nuire. A force de les observer, à force de réfléchir, la lumière se fait, et l'on trouve la raison de la mauvaise humeur perpétuelle de Willie, et celle du succès de Dick, comme chef de sizaine ; on découvre pourquoi Harry est populaire, et pourquoi Alec ne l'est pas, pourquoi Tim est incapable de retenir quoi que ce soit, tandis que Jack gagne ses étoiles en se jouant, et tient ses examinateurs de badges, perpétuellement en haleine. Observer attentivement, s'étonner à-propos, réfléchir, trouver la solution, et enfin appliquer la science acquise, l'appliquer, dis-je, pendant des années successives, à des Meutes de Louveteaux qui se succèdent, et que l'on traite tous différemment, sans souci des règles préconçues, la psychologie, c'est cela.

Tout, dans la méthode du Louvetisme, comme dans celle du Scoutisme, répond à une nécessité psychologique. On voudrait pouvoir en dire autant, hélas ! du régime des écoles et des asiles, de celui des casernes et des prisons !... Il n'est pas mauvais, de temps en temps, de remettre en question les principes qui dirigent nos actes, et cet examen nous fait apprécier dans tous ses détails le beau et grand jeu du Scoutisme. Il avive aussi en nous l'intelligence du choix, nous enseignant à donner aux choses leur véritable valeur, et à mettre au premier plan toutes celles qui doivent donner des résultats utiles et durables, sans trop nous soucier des autres, quand bien même l'opinion les tiendrait pour essentielles.

Plus j'y pense, plus il me semble que le Scoutisme doit son succès à la mise en valeur des bons éléments contenus dans la nature du jeune garçon, et à la coordination méthodique de ces bons éléments, présentés au garçon comme tels. Celui-ci leur donne le libre assentiment de sa volonté et s'efforce de vivre en conséquence.

Car nous ne devons pas partir de cet a priori que les garçons sont sales, bruyants, malfaisants, insolents, indisciplinés, cruels, leur donner des avis de perfection qui ne les concernent nullement, et leur enjoindre de les observer, en faisant reluire à leurs yeux un châtiment ou une récompense. Cela, c'est la vieille méthode antipsychologique, qui échoue depuis plusieurs siècles déjà.

Prenez par exemple l'idée de la B.A. Cette idée-là existe et a toujours existé chez les garçons, car ils ont toujours été pleins d'énergie, de générosité, d'esprit d'entreprise, et d'amitié joyeuse pour leurs semblables, qualités qui, passant de la puissance à l'acte, deviennent des B.A. quand l'occasion se présente. Mais jadis beaucoup de garçons accomplissaient leur B.A. plutôt inconsciemment, et souvent, il faut bien l'avouer, leur zèle se trouvait refroidi par de telles douches d'eau froide, que leur désir de bien faire

prenait la direction opposée, car un garçon bien portant doit nécessairement faire quelque chose.

On peut ajouter que ceux qui faisaient des B.A. n'en bénéficiaient pas autant qu'ils l'auraient pu. Inconscients de l'acte qu'ils posaient, ils ne l'érigaient pas en principe, de sorte qu'il ne passait pas à l'état d'habitude, et ne s'identifiait pas avec leur nature. Et puis, à mesure qu'ils grandissaient, et que la conscience du moi s'éveillait en eux, leur tendance généreuse à la B.A. s'évanouissait, et faisait place à la mollesse. Il n'y avait désormais plus rien en eux qui pût combattre l'égoïsme inné de l'adolescent.

Dans le Scoutisme, et auparavant dans le Louvetisme, l'attention du jeune garçon est attirée sur la tendance qu'il a naturellement à faire des B.A., et cette pensée, désormais, ne le quittera plus.

Quand je regarde jouer mes garçons, je les vois souvent accomplir leur B.A. de propos délibéré, comme un article de la loi, mais souvent aussi, ils la font inconsciemment, accomplissant subitement un acte généreux, un sacrifice, sans avoir pensé auparavant : ce sera ma B.A. pour aujourd'hui. Et c'est cette expérience qui m'a appris que le Chef avait *découvert* l'aptitude à la B.A. chez le jeune garçon, plus qu'il ne l'avait *implantée*.

Voici le récit de la meilleure B.A. (inconsciente) dont j'ai été témoin. Elle fut faite bien inconsciemment, je vous assure.

Nous avions attendu avec une impatience fébrile la venue de ce fameux dimanche, où nous devions jouer au football, contre les « Hampsteads ». En rejoignant l'équipe, je la trouvai en pleine pagaïe... Il y avait de quoi. Pip, ce roi des goals, qui ne laissait jamais entrer un but (ou presque jamais), avait les pieds complètement paralysés par une paire de chaussures neuves et raides, et il avait déclaré que rien ne pourrait le faire joueur. Si j'avais employé les grands moyens, peut-être eût-il obéi, mais l'équipe n'aurait guère bénéficié de sa présence, car chacun sait que le manque de confiance, la mauvaise humeur, le cafard, en un mot, ne peuvent se dépouiller sur un simple mot de commandement, et qu'un gardien de but qui déclare qu'il est « cloué » par ses chaussures, est « cloué » en effet. C'est alors que notre avant-centre se sacrifia tout à coup. « Allons, cria-t-il, viens changer avec moi », et enlevant ses vieux, larges et confortables souliers, il les déposa sur la route, devant le larmoyant Pip. Les autres joueurs s'employèrent aussitôt et fort joyeusement à extraire le goal de ses bottines neuves, qu'ils lacèrent avec la même ardeur aux pieds de l'avant-centre, lequel les supporta héroïquement jusqu'à la fin de la journée. L'équipe avait complètement oublié son sacrifice et c'était le goal qui se pavanait au milieu de l'enthousiasme général. Comme nous retournions chez nous, après avoir gagné le match, je m'approchai de l'avant-centre. - Est-ce qu'elles te faisaient mal ? demandai-je. - Guère, répondit-il, et ce fut tout.



L'UNIFORME

La psychologie de l'uniforme est très intéressante. Elle remonte aux époques lointaines où chaque métier, chaque profession avait son costume. A ces époques-là, les gens se montraient fiers de leur métier. Ils ne l'exerçaient pas comme un pis aller, cherchant à gagner vite beaucoup d'argent, pour se retirer le plus tôt possible, s'élever d'une classe, et toiser de haut en bas les infortunés qui ne pouvaient pas encore prétendre à la dignité de rentiers. Ah ! c'étaient de belles époques que celles-là ; un peu trop de fer et de sang peut-être, mais le snobisme n'existait pas. Te m'arrête, priant le lecteur d'excuser cette longue parenthèse. Le fait d'avoir un costume particulier aidait les gens qui le portaient à vivre à la hauteur de leur idéal, l'idéal de leur métier ou de leur profession, à paraître ce qu'ils étaient, et à travailler de leur mieux, non pour en tirer profit, mais par une sorte d'orgueil professionnel. Leur uniforme agissait sur eux, - j'emploie le jargon moderne - à la façon d'une auto-suggestion. Eh bien ! c'est là ce que fait l'uniforme du Scout, celui du Louveteau, et si vous réalisez bien cette vérité, vous pouvez aider vos Louveteaux à en tirer parti.

Mais les uniformes officiels, j'appelle ainsi la tenue du Scout, celle du B.L.B., celle du Cadet, ne sont pas les seuls. Que penser de l'uniforme du joueur de football ? Avez-vous remarqué le fait suivant ?... Vous vous promenez, entourée d'une troupe de garçons qui bavardent joyeusement. Soudain, le silence se fait, tandis qu'une lueur d'admiration brille dans tous les yeux. C'est que vos garçons viennent de croiser un grand gaillard bien découplé, dont les genoux nus s'aperçoivent sous le pardessus, et qui marche alerte, le meilleur des ballons sous le bras, tandis que son écharpe flottante découvre son maillot rayé. Eh ! bien, ce garçon qui passe, il est pour vos Louveteaux l'incarnation vivante de tout un idéal, et le petit bonhomme silencieux qui trotte à votre côté n'a plus qu'un désir au monde, devenir un joueur de football.

Parlerai-je maintenant des uniformes en flanelle blanche ? Il y a, dans le *Te Deum*, un verset qui célèbre « l'armée vêtue de blanc des martyrs », mais je crois que les garçons, en général, s'intéressent plus immédiatement à l'armée vêtue de blanc des joueurs de cricket. Ce rapprochement, après tout, n'a rien d'irrévérencieux. Les martyrs étaient pleins de joie et jouaient le plus beau des jeux, sous le meilleur des Capitaines ; ils étaient enthousiastes, nullement résignés, ils jouaient leur vie pour gagner l'éternité, se défendant contre les embûches que l'ennemi ne cessait de leur tendre, et qu'il multiplie sans cesse.

L'enthousiasme des jeunes garçons pour le jeu de cricket et pour le costume blanc des joueurs n'est pas seulement un enthousiasme de partisan, quelque chose comme la joie d'appartenir à une certaine équipe... C'est une vocation beaucoup plus profonde. Je m'en suis aperçue lors d'un petit incident qui arriva un jour au camp. Nous avions défié à un match de cricket les Louveteaux de l'endroit que nous ne connaissions pas... Le grand jour tant attendu, objet de vives discussions, arriva enfin... Je m'attendais à voir paraître mes Louveteaux en grand uniforme, couverts des insignes de leurs grades et de leurs badges... Erreur !... Ils étaient aujourd'hui, non des Louveteaux, mais des joueurs de cricket. Dans la matinée, Sam, leur capitaine, appela toute la Meute sous sa tente, pour une palabre solennelle. Les Louveteaux jouaient à ce moment-là aux Indiens, et se poursuivaient de tous côtés avec des arcs et des flèches. Ils les eut vite réunis, exigea le silence, et fit un discours dont je n'entendis que des bribes. J'appris plus tard que chaque Louveteau avait reçu l'ordre de vider son sac, d'en retirer tous les vêtements blancs qu'il pouvait contenir, de les laver et de les donner à l'équipe. Cela dura assez longtemps, mais Sam avait mis dans sa tête de diriger une fois dans sa vie une équipe de joueurs de cricket, de blanc vêtus. Une heure et demie avant l'arrivée de l'autre équipe, Sam réunissait de nouveau les garçons sous sa tente, et les habillait. Puis il vint à moi, grave et triomphant, et me demanda si je voulais passer

l'équipe en revue. J'acceptai, et il les fit défiler un à un devant moi pour les ranger ensuite en ligne. Chacun d'eux portait au moins un vêtement blanc, et l'équipe faisait un effet d'ensemble blanc, en somme. Ils se tenaient là, tout roses et brillants d'eau, de savon et d'orgueil. Un spectateur les railla de leur goût pour la toilette. Mais non, ce n'était pas cela. Il n'y avait chez eux aucune vanité personnelle.

L'autre équipe arriva en grandissime uniforme de Louveteaux, avec bandes, badges, étoiles, etc. Mais les gentils « onze » de mon équipe dans leurs « blancs » un peu sales, étaient animés d'une ardeur incomparable. Comme ils jouèrent ce jour là ! Je n'aurais jamais cru qu'ils pussent jouer aussi bien. Ils étaient parfaitement maîtres d'eux-mêmes, et montraient une précision et une vitesse de mouvements admirables. (Je n'ai pas traduit, ne connaissant pas les termes techniques). Quant à l'équipe adverse, elle semblait composée de « nouilles ». Toutefois, chaque défaite qu'elle subissait était marquée par le silence des vainqueurs. Mes petits joueurs blancs avaient décrété qu'aucun de nous ne devait applaudir la défaite des adversaires, « parce que nous les avons invités et que, seuls, des mufles sont capables de quelque chose d'aussi dégoûtant ». Ils montrèrent là une maîtrise d'eux-mêmes au-dessus de tout éloge. C'était du cricket...

Ai-je besoin de dire que ce fut ce jour-là seulement qu'ils préférèrent l'uniforme de joueur de cricket à celui de Louveteau ? En tout autre occasion, ils eussent arboré fièrement leurs casquettes vertes, et leurs genoux nus, non pour parader, mais parce que l'uniforme représente pour eux de grandes choses. Et tous les Louveteaux, je le crois du moins, pensent de même.

Enseignons donc à nos garçons à respecter leur uniforme, à réaliser sa signification profonde. N'est-il pas, pour ainsi dire, le signe extérieur et visible de la grâce intérieure et spirituelle que leur a conférée le Louvetisme, en leur insufflant le cœur et l'esprit du vrai Petit-Loup, avec une joyeuse petite âme, décidée à faire de son mieux.

Ne l'oublions pas : nous sommes des hommes et non pas des anges, nous avons des corps aussi bien que des âmes, et ces choses matérielles importent, elles importent extrêmement.

[Retour](#)



LA LOI DE LA MEUTE

L'uniforme, ai-je écrit au chapitre précédent, exerce sur celui qui le porte une auto-suggestion continuelle. Je parle sérieusement et non en métaphore, comme les journalistes le font chaque jour. Je pense que le fait, pour un garçon « ordinaire » d'être peu à peu envahi et possédé par l'esprit du Louvetisme, que ce fait, dis-je, n'est pas toujours entièrement dû à un acte formel de sa volonté. Certains garçons profitent très peu de nos enseignements et palabres, et ne savent pas du tout en faire une application personnelle. D'autres, au contraire, boivent nos paroles, et elles produisent sur eux un effet surprenant. Ceux à qui je pense en ce moment, ressemblent aux frères de lait velus de Mowgli, dont la conscience est à peine éveillée. Et pourtant ils deviennent de bons Louveteaux, tout de même. C'est que l'idée d'en être un a captivé leur imagination, et qu'ils ont joué de tout leur cœur à tous les jeux qui font partie du Louvetisme. Et comme chaque détail de ces jeux a été soigneusement choisi par le psychologue-né qu'est le Chef Scout, pour produire sur eux un effet particulier, ces détails ont graduellement transformé le garçon en Louveteau, sans qu'il y ait contribué autrement que par son désir d'en devenir un, et le plaisir qu'il trouve à ces jeux. J'ai dit aussi que l'uniforme aide puissamment à sentir que l'on est réellement ce que l'on représente. Mes Louveteaux ont si bien joué au cricket, parce qu'ils étaient vêtus de blanc et un Louveteau réalisera mieux son idéal qui est de faire de son mieux, s'il porte souvent son uniforme. Point n'est besoin ici de faire appel au raisonnement c'est un simple fait psychologique qu'une idée dont l'imagination s'est emparée à fond, s'exteriorise et se matérialise par un acte. L'acte produit rien de mieux que de faire remarquer au garçon la pensée profonde qui l'a inspiré, comme je l'ai indiqué à propos des B.A. Le meilleur moyen de passer de l'idée à l'acte sera toujours de la réaliser d'une manière accessible au garçon ; on lui fera faire des B.A., par exemple, comme l'une des règles du jeu. Toutes les rengaines du Louvetisme procèdent du même principe. Ainsi donc, si nous voulons transformer nos garçons en Louveteaux, il faut organiser un tas de jeux dans l'esprit que j'indique, et n'en abandonner aucun, le long des années. Surtout, ne les organisons ni comme une cérémonie, ni comme une corvée. Nos garçons, si nous les laissons faire, ne demandent pas mieux que d'y mettre toute la vie possible, et de les rajeunir, s'ils en ont besoin, par quantité d'apports ingénieux, qui en renouvelleront le charme. Et tandis que nous jouons avec nos Louveteaux, tout aussi joyeusement qu'eux, souvenons-nous que ces jeux sont en train de semer des idées dans la partie inconsciente de leur être, qu'elles s'y enracineront, qu'elles y fleuriront, développant chez eux les qualités du Louvetisme, et les aidant à devenir des hommes.

Voilà ce que les psychologues entendent par autosuggestion. Mais certains d'entre eux insistent surtout sur son efficacité verbale. Vous vous rappelez la phrase à répétition : « Je vais chaque jour, de mieux en mieux, et de toute manière ». Eh bien ! elle a sa valeur aussi. Sans doute, le Louveteau comprend la loi de la Meute et les maximes de la Jungle, et il est décidé à les observer, mais elles agissent encore sur lui et puissamment par l'autosuggestion, la formule employée et la répétition des mêmes mots.

De biens braves gens nous répètent que nous *devrions* être ceci ou cela, et nous ne les écoutons guère. La Loi de la Meute met les choses au présent. « Le Louveteau écoute le Vieux-Loup, le Louveteau ne s'écoute pas lui-même ». A force de répéter cette phrase, le Louveteau finit par la graver inconsciemment dans son esprit, et il la réalise objectivement. Le résultat est bien meilleur que s'il était amené par un effort, car l'obéissance et la maîtrise de soi finissent par passer à l'état d'habitude, et par faire partie de l'être moral, à tel point qu'on éprouve une véritable honte à faillir. La loi de la Meute devient alors pour le Louveteau une sorte de critérium, d'après lequel il juge les choses de ce monde, sans oublier les grandes personnes. Son jugement est bienveillant, du reste,

dénué de parti pris. Il nous examine tandis que nous jouons le grand jeu de la vie, curieux de voir si nous observons les règles qu'il est arrivé à si bien comprendre lui-même.

« Vous vous écoutez », me déclarèrent-ils, certain soir de feu de camp, où je venais de jeter loin de moi la branche que j'avais essayé en vain de briser contre mon genou. Que faire, sinon d'aller rechercher la branche, et de redoubler d'efforts, jusqu'à ce qu'elle ait cédé. Et ainsi de suite. Ils peuvent très bien vous dire aussi : « Vraiment, vous ne vous êtes pas écoutée », s'ils estiment que les circonstances étaient supérieures à vos forces, et que, bien que vaincue, vous avez lutté courageusement. C'est bien ainsi que Dieu nous jugera un jour. N'a-t-il pas dit en parlant des enfants qui l'entouraient : « Le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent ».

Quand bien même ces enfants quitteraient la Meute à douze ans, et ne deviendraient jamais ni Scouts ni Routiers, est-ce que la vieille Loi de la Meute ne hantera pas leur mémoire, cette Loi qui dit : « Le Louveteau ne s'écoute pas lui-même... » ? Et l'écho qui sommeille dans le subconscient de chacun de nous résonnera sous l'appel, et la bataille sera gagnée, la bataille qui se gagne plus facilement dans les profondeurs mystérieuses de l'être...

La Loi de la Meute devrait servir de modèle à tous les législateurs du monde, car au lieu de porter un commandement ou une défense, elle pose une affirmation magnifique, qui ne laisse aucune place à l'objection, et l'inévitable de la formule veut qu'on vive à sa hauteur. Le Décalogue, avec son : « Tu ne feras pas ceci ou cela » convenait à des âges plus rudes. Le Christ abandonna cette manière de s'exprimer, et il déclara

« Bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice !... Vous êtes le sel de la terre », et autres affirmations semblables.

Si je cite toujours la Loi de la Meute, c'est que je m'adresse à des Chefs de Meute, mais la Loi scout est un exemple bien plus frappant encore de l'influence que peuvent exercer « la loi et les prophètes », ainsi que les conseils de perfection évangélique, lorsqu'on les condense en quelques petites sentences courtes, qui ont amené la jeunesse du monde entier à se suggestionner elle-même. On est bien forcé de conclure que le Scoutisme est essentiellement chrétien, par l'esprit sinon par la lettre. C'est la vieille pierre angulaire sur laquelle notre civilisation fut bâtie. On l'aperçoit encore à travers les accumulations d'erreurs, de fautes et de sottises qui la recouvrent, et de plus en plus elle tend à en émerger triomphante. Aussi, ne négligeons pas la Loi de la Meute. Que, par tous les moyens possibles, elle s'empare de l'imagination de nos garçons, et elle portera ses fruits.

[Retour](#)



LA PROMESSE

Si l'idéal du Louvetisme, loi, devise, etc., a prise sur l'imagination du garçon, la Promesse fait surtout appel à son cœur. Considérez le mot « promesse », dans son acception générale. Qu'est-ce qui pousse l'homme à faire une promesse ? La religion, l'amour, ou le patriotisme, toutes questions de cœur Il y a, dans la promesse, quelque chose d'essentiellement généreux. De plus, pour faire une promesse, il faut être deux.

Eh bien, le Louveteau est un petit homme, dont la Promesse doit être considérée comme une Promesse sérieuse, car son cœur y est engagé. Mais est-ce que nous, les Vieux-Loups, nous réalisons suffisamment cette vérité ? Il importe extrêmement qu'il en soit ainsi.

En effet, les éléments constitutifs du Louvetisme agiront sur le garçon et le transformeront si le Chef de la Meute ou la Cheftaine connaissent leur métier. Cela vient, je crois, de la grande jeunesse du Louveteau ; la nature ne lui permet pas encore d'être une « personnalité », c'est un « dépendant ».

Or, donc, si le Chef de Meute regarde la Promesse comme une simple formule à répéter machinalement, par chaque Petit-Loup, au cours d'un exercice quasi militaire, qu'il appelle la Promesse, les Louveteaux penseront comme lui. Il en résultera deux choses : le Louveteau ne comprendra pas le sens de la Promesse qu'il a faite, ni celui d'une promesse en général, et, par conséquent, il ne se sentira pas obligé à la tenir ; de plus, la Promesse n'ayant pas fait appel à son cœur, comme l'exige l'essence de la Promesse, l'idée-force qui l'oblige à y être fidèle fera défaut. En revanche, si le Chef estime la Promesse à sa juste valeur, celle-ci exercera sur le Louveteau une influence vitale.

Pour faire une promesse, ai-je dit, il faut être deux. En effet, la promesse est une assurance donnée à *quelqu'un*, que quelque chose sera fidèlement accompli. Ce n'est pas une simple déclaration, c'est un engagement, la parole d'un homme qui, de tout son cœur, désire qu'un autre ait confiance en lui. Dans cette affaire personnelle que représente la Promesse du Louveteau, plusieurs personnes sont engagées : le Louveteau, d'abord, qui, pour la première fois, peut-être, doit prendre conscience de sa petite personnalité, réaliser que c'est bien lui qui veut être Louveteau, et qu'il prend une responsabilité en promettant de faire de son mieux. Il doit se sentir *heureux* de faire cette belle Promesse, *craindre* d'y manquer, et se rendre compte que tout acte contraire à sa Promesse sera pour lui un sujet de honte et de confusion. Le second intéressé, c'est le Vieux-Loup, auquel le Louveteau fait sa Promesse. Celui-ci ne doit pas la réciter comme une leçon apprise par cœur. Il faut qu'il sente que c'est à vous personnellement qu'il promet de faire de son mieux, que vous acceptiez cet engagement avec confiance, et que vous êtes heureux de recevoir sa Promesse. Ensuite, vous lui serrez la main gauche, et lui rendez son salut, parce qu'il est devenu votre petit frère Louveteau. A partir d'aujourd'hui, vous entretenez avec lui des relations d'un ordre particulier ; entre toutes les personnes du monde, vous êtes celle à laquelle il a promis d'être un bon Louveteau. Prenez donc à cœur votre rôle de Vieux-Loup, et attachez une grande importance à la Promesse que vous font ces petits. Dites-leur que vous remplacez le Chef Scout, qu'il vous a confié ce poste, en vous autorisant à être le Vieux-Loup de la Meute et à recevoir, en son nom, la promesse des Louveteaux. Ajoutez que partout, de par le monde, il y a des Louveteaux qui font la même promesse à des Vieux-Loups qui remplacent le Chef Scout et que celui-ci en est très heureux. De même qu'il éprouverait un grand chagrin, si un Louveteau manquait à sa promesse. Parlez du Chef Scout comme d'un être vivant, réel, et représentez-le comme l'incarnation de l'idéal scout et louveteau. Le culte des héros est un levain plus puissant que la sympathie personnelle, et les différents attraits qui se partagent le cœur du garçon sont tous orientés

vers quelque chose d'héroïque. Vous leur inspirerez ainsi l'amour d'une *idée*, l'idée que leur devoir consiste à être loyaux, disciplinés, bienveillants, prêts à faire de leur mieux. Tant qu'ils n'aimeront pas véritablement cette idée, la Promesse n'exercera pas sur eux son plein effet. Mais lorsque vous aurez réussi à hausser graduellement les affections de leur cœur à ce plan supérieur, alors vous aurez accompli une oeuvre qui survivra très probablement à leur Louvetisme : « Il y a, dit saint Paul, le plus réaliste des psychologues, la foi, l'espérance et l'amour, mais la plus grande de ces vertus, c'est l'amour ».

Toutefois, le Louveteau qui fait sa promesse, et le Vieux-Loup qui la reçoit ne sont pas les seuls intéressés. Rappelez-vous la formule

« Je promets d'être fidèle à Dieu, au Roi... de faire chaque jour un plaisir à quelqu'un... ».

Le jour où je reçus la Promesse des deux premiers Louveteaux de ma Meute restera toujours fixé dans ma mémoire. La cérémonie terminée, je réunis mes garçons pour leur dire combien j'étais heureuse de recevoir leurs engagements. Je leur parlai du Chef Scout et de leurs petits frères dispersés sur toute la surface du globe. J'ajoutai que ne pouvant voir le fond de leur cœur, ni le Chef, ni moi, ni leurs frères Louveteaux, nous ne saurions jamais s'ils tenaient vraiment leur Promesse. « Mais il y a quelqu'un qui sait, lui... Savez-vous son nom ? ». Je croyais qu'ils allaient répondre « Dieu ». Mais le plus jeune de la bande, un misérable petit loqueteux, qui me regardait de ses yeux noirs étincelants, répondit immédiatement : « Notre-Seigneur ». Et il avait raison. L'idée générale du Dieu omniscient ne signifie pas grand'chose pour un garçon d'instruction moyenne. Mais s'il réalise que le divin Charpentier de Nazareth voit le fond de son âme, et qu'il est content de ses efforts, cela représente pour lui quelque chose de très vivant. La réponse de ce bout d'homme me servit de leçon, et au lieu de prononcer le petit discours que j'avais préparé sur l'importance des promesses et l'omniscience de Dieu, je leur expliquai la grande joie qu'ils donneraient à Notre-Seigneur, chaque fois qu'ils feraient de leur mieux pour garder la Promesse, surtout aux moments où nul ne les verrait, et où les grandes personnes ne les comprendraient peut-être pas, et les gronderaient.

Vient ensuite l'article concernant le Roi. Cette partie de la Promesse m'a paru difficile à expliquer jusqu'au jour où j'ai compris qu'il fallait faire appel au cœur des Louveteaux. Et maintenant que le Roi et le Prince de Galles s'intéressent si particulièrement au Scoutisme, la chose est d'autant plus facile. Quant au « service à rendre chaque jour à quelqu'un », le grand principe de la charité le rend facilement applicable. Notre prochain tout entier, celui de la maison, celui de l'école, celui de la rue peut avoir besoin d'aide. La Promesse est un lien qui unit au Louveteau tous ses frères, et ils ont droit sur lui, pour lui demander secours. Et le Louveteau est prêt à leur ouvrir son cœur.

[Retour](#)



LES ÉTOILES

Il y a, dans la nature humaine, un certain nombre d'éléments, que l'on pourrait qualifier d'idées-forces. Ce sont des instincts que le Créateur a placés dans le cœur de l'homme, pour l'exciter à agir. Sans doute, ils ne sont pas le ressort principal, et on ne les compte pas parmi les motifs les plus nobles. Des horizons plus étendus, plus lumineux s'ouvrent devant l'âme humaine à mesure qu'elle s'élève, et le but de l'éducation véritable comme de la vraie religion sera toujours d'aider l'âme à reconquérir tout le terrain qui lui appartient de droit, de manière à ce qu'elle paraisse devant le Créateur, en pleine possession de sa volonté libérée. Mais l'éducation véritable tient aussi compte de l'instinct ; elle le regarde comme un puissant mobile, comme une influence déterminante soit pour le bien, soit pour le mal ; elle sait de plus que c'est le point de départ commun de toute la race humaine, le terrain sur lequel nous avons tous à marcher. Or, le Scoutisme étant l'éducation par excellence, il s'empare de tous les instincts du jeune garçon, et lui montre la manière de les utiliser, de les maîtriser, et d'en jouir. Cet enseignement était nécessaire, car depuis plusieurs centaines d'années l'éducation manœuvrait la jeunesse comme on manœuvrerait une machine très simple et même grossière. Il s'ensuivait que les jeunes gens gouvernaient leurs instincts, tantôt bien, tantôt mal et quelquefois pas du tout, laissant aux uns la bride sur le cou, et enchaînant mal à propos les autres sans en tirer parti. Ce système produisait toutes espèces de types depuis le profiteur sans scrupule, jusqu'à l'esclave apathique qui aime ses chaînes. A côté d'infortunés qui ne savaient pas tirer de la vie le plus petit plaisir, il y en avait de plus infortunés encore, qui tiraient de la vie rien que du plaisir, et quel plaisir ! d'où quantités de fausses réactions dans les méthodes d'éducation, et de réformes inutiles, entreprises par des gens qui s'imaginaient pouvoir transformer la nature humaine. En un mot, le passé, avec son manque de sens commun et de psychologie pratique, est responsable, pour une grande part, de la misère de ce monde.

Parmi les idées-forces qui gouvernent l'humanité, l'ambition est l'une des principales. Sa psychologie nous offre un champ d'études fort intéressant, car le mot « ambition » est pris tantôt dans un bon, tantôt dans un mauvais sens, de sorte qu'il laisse dans l'esprit une impression de doute. Devant son concept, nous hésitons, ne sachant quelle position prendre, tandis que nous savons tous dans quelle catégorie il faut ranger la générosité, la cruauté ou le courage.

Il me semble que le premier point à noter c'est que l'ambition est un attribut essentiellement masculin. Sans ambition, une femme peut faire de grandes choses ; elle peut avoir de la noblesse de caractère et de la fermeté, mais un homme sans ambition est dépourvu de quelque chose d'essentiel. Beaucoup, hélas !... sont de ce nombre, car l'ambition, cette idée-force, est plus souvent endormie chez les hommes, qu'elle ne les dévore de projets insensés. Il faut donc nous appliquer à développer chez nos garçons la bonne, la saine ambition, celle qui consiste, non pas à devenir quelqu'un ou à réussir dans la vie, mais bien à réaliser des choses intéressantes, et à laisser le monde meilleur qu'on ne l'a trouvé. Soyons ambitieux à la manière du Divin Garçon, qui disait à douze ans : « Je dois m'occuper des affaires de mon père ». Cette ambition-là ne se contente pas de demander « que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive », elle pousse à la roue, pour réaliser ce qu'elle désire.

A partir du jour où l'enfant devient Louveteau, son ambition est éveillée. Il n'est encore qu'un pauvre Petit Louveteau, aveugle, incapable de quitter sa caverne, de chasser dans la vaste Jungle, de camper, bref de tenir une place honorable parmi ses frères. Il ne peut ni faire un nœud qui tienne, ni sauter à la corde aussi bien que les filles, ni lire à la pendule l'heure de la réunion. Il n'a jamais entendu parler d'une croix en diagonale sur fond bleu, et, jusqu'ici, il n'a été qu'une seule fois de service comme Louveteau. Oh ! comme il désire gagner sa

première Etoile, et avoir un œil ouvert, un œil au moins !... Il lui semble que toutes les choses qu'on lui demande sont si difficiles à réaliser, et les trois mois qui précèdent la Promesse lui paraissent longs comme des siècles ! Mais il ne s'accordera aucun repos jusqu'à ce qu'il ait satisfait à toutes les épreuves. Il attendra patiemment que ces semaines interminables s'écoulent, pour qu'il puisse devenir, enfin, la seule chose qu'il ambitionne : Louveteau. Dans ses rêves les plus exaltants, il n'avait jamais pensé qu'à devenir chauffeur ou marin, et encore sans aucune possibilité de réaliser ce désir en quelques mois. Le Louvetisme a fait jaillir dans son âme une nouvelle source d'énergie et, soudain, il s'est rapproché, d'un cran, de l'âge d'homme.

Mais la première Etoile n'est qu'un premier pas. Il y a beaucoup de degrés à franchir, soit pour monter en grade, soit pour se distinguer, le long des mois et des années à venir. Peut-être celui qui est « Patte tendre » aujourd'hui, gravira-t-il successivement tous les échelons pour devenir quelque jour un merveilleux Mestre de Camp, délégué qui, sur l'ordre du Q. G., ira fonder un camp-école chez les Esquimaux, les Zoulous ou ailleurs. Différents mobiles le guidaient, tous excellents ; mais si l'ambition n'avait pas mené le jeu, il n'eût pas atteint ces sommets. Au reste, elle n'existe plus en lui actuellement à l'état de mobile ; elle agit plutôt, comme l'énergie physique dont il se sent rempli. Il éprouve une surabondance de vitalité, de force, de joie de vivre, que son Louvetisme et son Scoutisme lui ont appris à apprécier, à encourager, à développer et augmenter. L'ambition, aujourd'hui, fait corps avec la santé de son âme et celle de son corps, et c'est la première Etoile qui a été le levier initial de cette ambition.

Ainsi donc, parmi nos Scouts, comme parmi nos Louveteaux, servons-nous des grades, des distinctions, des badges pour stimuler l'ambition de nos garçons. Qu'il y ait de petits emplois dans la Meute, des concours pour choisir les Sizeniers, ou par exemple, le bibliothécaire de Meute. Que toutes choses, chez nous : les camps, les jeux, les travaux manuels, les représentations théâtrales, contribuent à développer une bonne et fructueuse ambition, le désir viril d'exceller, de réussir, de gagner les éperons d'une honorable chevalerie.

[Retour](#)



LE MERVEILLEUX

Dans le crépuscule, voilé de mystère, suivre les étincelles brillantes, chassées par le vent ; être assis sur un tronc d'arbre, enveloppé d'une couverture, à la manière des Indiens ; sentir la rosée matinale frissonner sur ses pieds nus ; humer la fumée de bois et le parfum du porridge, qui bout avant le déjeuner; coucher dans une grange ou sous une tente, au lieu de dormir dans une maison... les Louveteaux seraient bien incapables d'analyser toutes ces sensations, mais ils jouissent profondément de leur réalité. C'est un peu comme s'ils étaient assis au coin du feu, un soir d'hiver, écoutant une histoire merveilleuse, ou s'ils passaient de la rue glacée dans une pièce chaude, pas très propre, peut-être, pas très bien rangée, ni bien éclairée, mais une pièce bien à eux. Car à la manière dont ils l'entendent, la maison qu'ils habitent n'est pas à eux, pas plus que l'école, ni le terrain de jeu. Mais ils éprouvent ici une mystérieuse sensation de propriété, et la partie la plus secrète d'eux-mêmes se trouve comblée. Ils ont réuni dans cet antre un amalgame d'objets hétéroclites, qui leur plaisent parce qu'ils les ont trouvés ou fabriqués eux-mêmes, et ils ressentent à peu près la même joie, au milieu de ces richesses, que lorsqu'ils jouent un jeu d'imagination bien organisé, ou lorsque, au cours d'une partie de campagne, ils découvrent des bois et des rivières véritables. Les Louveteaux qui habitent la campagne reçoivent cette impression dans d'autres circonstances, c'est-à-dire le jour où soudain ils réalisent pour la première fois le *mystère* de la campagne, et combien sont merveilleuses les choses qui leur semblaient jusqu'ici naturelles : fleurs et nids d'oiseaux, arbres et insectes, les cachettes et les embuscades derrière les haies et les buissons, et la signification secrète des traces, signification qu'ils ignoraient jusqu'ici. Ils aiment aussi le salut du Louveteau, ce signe mystérieux et particulier dont ils sont fiers, le grand Hurlement qui exprime leur enthousiasme, et tout cet ensemble de rites qui les unit à des milliers de petits frères, sur toute la surface du monde. Ils admirent Sir Robert Baden-Powell leur Grand-Loup à eux qui habite au centre de ce monde merveilleux, et ils sont convaincus qu'un jour viendra où B.P. entrera dans leur cercle et entendra leur hurlement. Au reste, les plus jeunes d'entre eux ne demandent-ils pas toujours si c'est B.P. qui arrive, quand le Commissaire du District vient assister au Rallye ?

Eh bien, ce sentiment mystérieux dont il est difficile, sinon impossible de décrire la psychologie, c'est le sens du merveilleux. La plupart des enfants le possèdent, et beaucoup de grandes personnes. Mais celles-ci le perdent souvent «parce que les soucis de ce monde, en croissant, l'étouffent », ou parce qu'elles le laissent mourir, par bêtise.

Le Scoutisme, comme le Louvetisme, doivent la plus grande part de leur succès à ce goût du merveilleux qui existe à l'état latent chez tous les enfants, et Baden-Powell a voulu en tirer profit. Nous devons nous souvenir de cette leçon. Tous les enfants *ont besoin* de merveilleux pour vivre. Les enfants riches en sont abondamment pourvus. Ils ont des jardins, dans lesquels ils jouent, quantité de livres et d'images pour les amuser, des pères et mères qui ont le temps de leur raconter des histoires ; ils passent des semaines au bord de la mer ; font des promenades à la campagne, et donnent de petites représentations, sans parler de la visite de Saint-Nicolas et de l'Arbre de Noël. Mais beaucoup de Louveteaux sont moins fortunés, et ces joies leur manquent. Sans doute, un jour ou l'autre, ils découvriront la poésie après bien des recherches, et leur empressement à entrer dans le Louvetisme montre à quel point ils en avaient faim.

Donc, si nous voulons faire « de notre mieux », pour former nos Louveteaux, n'oublions pas le merveilleux, et cherchons à retrouver notre âme d'enfant. Réfléchissons surtout aux points suivants : Il faut réunir les Louveteaux dans une espèce de tanière, plutôt que dans une école ou dans une chambre. Il faut leur sacrifier, et cela en vaut la peine, nos jeudis ou nos dimanches, pour les emmener à la campagne, surtout au printemps et en été ; il faut organiser un camp, ne fût-il que de nos jours un camp où l'on racontera des histoires, car les histoires sont nécessaires. Préparons aussi de grands jeux et rappelons-nous qu'il est moins utile de multiplier

les badges que d'avoir une petite bibliothèque, de jouer la comédie, d'inventer des chansons, des scies, etc... Pour éveiller et nourrir en soi le goût de la poésie, point n'est besoin d'un effort conscient ou méthodique. Il faut simplement avoir l'occasion de jouer avec des choses élémentaires, comme le feu, l'eau, les arbres, il faut écouter des récits d'aventures. A propos de cela, je demandais l'autre jour à un Louveteau : - Alors, vous étiez assis autour du feu de camp ?... Il me répondit

- Non, nous étions assis autour du réchaud à alcool !

Je ne voudrais choquer personne, mais il me semble que pour intéresser l'esprit des enfants, la religion doit être fortement imprégnée de merveilleux. Je ne parle pas de cette religion sentimentale, fardée de poésie, qui a accompagné l'art romantique du siècle dernier ; j'entends la poésie essentielle de la foi, celle qui nous fait croire que Dieu nous aime vraiment, qu'il voit tous nos actes, et que ceux-ci le réjouissent ou l'attristent, qu'il est venu sur terre, où il a pris une nature comme la nôtre, qu'il est remonté au Ciel avec cette nature, et que, Homme autant que Dieu, il nous attend là-haut. N'est-elle pas incomparable l'histoire de l'âme humaine, qui lutte contre le monde, la chair, le démon, parce qu'elle aime la loyauté et hait le mensonge ? La vie des saints est plus poétique et romanesque que toutes les légendes de la Table ronde, que les épopées grecques, que les chansons de geste, que les sagas scandinaves, ou que les lais des troubadours. L'essence profonde de la religion est mystère et poésie. Les Livres saints en sont plus imprégnés encore que Le Moyen Age.

La vie moderne, hélas ! a tué le merveilleux un peu partout, mais elle ne réussira pas à détruire le merveilleux de la vraie religion. Et il ne faut pas permettre à la mode de la camoufler non plus, ni de la rendre plate et ennuyeuse, de manière à n'avoir plus de charme pour les enfants. Nos ancêtres savaient ce qu'ils faisaient lorsque, pour enseigner la religion aux petits, ils leur montraient des vitraux, des statues, des images, plutôt que des livres ou des catéchismes. Ils « racontaient » la religion, ils la « jouaient » dans des mystères, ils incarnaient les « gestes » de Dieu dans une fête appropriée, avec rites spéciaux et processions, qui célébraient tantôt la joie, tantôt la douleur, tantôt l'adoration. Le dimanche des Rameaux, par exemple, ils sortaient des murs de la ville en procession, cueillaient des branches de buis ou de saule, le long de la rivière, et s'en revenaient en chantant ; ou bien, ils parcouraient les campagnes, dépouillées par l'hiver, et demandaient à Dieu de bénir la terre maternelle et de la rendre féconde. Dans ces temps-là, les hommes vivaient plus près de Dieu et du merveilleux. Le Scoutisme nous y ramène. Voyez cet autel grossièrement équarri, ce tapis de gazon et de mousse, ces murs aux frondaisons vertes, et ces oiseaux qui servent de choristes. N'est-ce pas l'église que les Louveteaux préfèrent ? Une histoire racontée à la lueur rouge et vacillante d'un feu de camp, la prière récitée à la clarté des étoiles, tel est le vrai moyen de frapper à leur cœur, d'en faire sortir un acte d'adoration. Mais prenons garde que cet acte d'adoration s'adresse au seul vrai Dieu, et non pas à quelque grand Esprit indien, qui incarnerait la nature, sans avoir aucun attribut divin, ni même humain. Qu'une vague idée de puissance ou d'infini n'usurpe pas la place de notre Dieu. Si vous êtes affamés de grandeur, de mystère, de vraie poésie, lisez le merveilleux prologue où saint Jean raconte comment Dieu s'est fait homme ; et lisez ensuite l'histoire d'une vie qui est la Poésie divine de tous les siècles, un drame qui aboutit au triomphe des triomphes.

[Retour](#)



LE MILIEU APPROPRIÉ

Dans les chapitres précédents, j'ai cherché à vous expliquer ce que nous pourrions nommer l'attrait secret du Louvetisme, et l'importance de jouer *sérieusement* le jeu, comme le veut le Grand Chef, si nous désirons que cette méthode produise ses effets. Mais, comme je l'ai dit, l'attrait secret dont le garçon est à peine conscient, n'est pas l'attrait final. Il en serait ainsi si le garçon n'était qu'un Petit-Loup, couvert de fourrure, et gouverné uniquement par l'instinct. Mais rappelez-vous que Mowgli était un Homme-Louveteau. Bagheera le savait bien, et au moment de la crise, il fit appel à l'intelligence humaine qui sommeillait dans ce fils sauvage de la Jungle, à cette intelligence douée d'une volonté libre, qui peut choisir d'un choix délibéré, et qui impose à l'instinct la domination de l'esprit. L'instinct de la Meute la portait à tuer Akéla, parce qu'il était vieux. Or, Bagheera savait qu'au fond du Louveteau-Homme, il y avait quelque chose qui subordonnerait l'instinct de conservation aux idées supérieures de loyauté et de reconnaissance. La Meute supportait Shere Khan, parce qu'il était puissant. Or, Bagheera savait encore qu'un Louveteau-Homme entendrait l'appel de la justice. Et c'est ainsi qu'Akéla fut sauvé et Shere Khan mis en pièces, comme devraient l'être tous les tyrans.

Si le Louvetisme répond si bien aux aspirations du garçon, c'est qu'il est conforme aux lois naturelles de la psychologie ; il faut donc le considérer comme le milieu approprié à la jeune âme humaine, celui où elle se développera mieux que dans les compartiments surannés de l'éducation d'autrefois. Ce milieu étant approprié à l'enfant, il tirera de lui, pour ainsi dire, ce qu'il a de meilleur, il l'aidera peu à peu à s'élever au-dessus de ses meilleurs instincts, jusqu'aux actes supérieurs d'un être raisonnable, capable de préférer le bien au mal, Dieu au monde ou à lui-même. Et ce fut l'idée-mère du Chef Scout lorsqu'il fit de la croyance en Dieu la pierre angulaire du Scoutisme.

Cette idée, il nous est difficile d'y intéresser directement les enfants, surtout ceux qui sont à l'âge Louveteau. La plupart du temps, nous ne pouvons faire que ce que j'ai suggéré le long de ces chapitres : placer les garçons dans le milieu approprié, et les laisser agir sur leur nature. Mais notre but principal sera toujours de les amener graduellement à se servir de leur volonté libre, pour qu'ils choisissent délibérément la meilleure voie et qu'ils s'y tiennent toute leur vie.

Retour

